

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris, 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr. — Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75.

N^o 359. VOL. XV. — SAMEDI 12 JANVIER 1850. Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr. — Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Courrier de Paris. — Question de la Plata. — Belle-Ile en mer. — Le village de la Colonne, ou le mort tue le vivant. — L'Imam de Mascate. — Physionomies curieuses, de Gama Machado. — Sur la grande marée de décembre 1849. — Autour de la table. — Du désabandonnement de la France. — L'eau de la mer rendue potable à bord des navires. — L'almanach des adresses sous Louis XIV. — L'apozémisme de Lysippe. — Bibliographie.

GRAVURES: Portrait de Jérôme Bonaparte. — Carte de Rio de la Plata. — Le phare de la Mer Sauvage à Belle-Ile; — Entrée du port de Belle-Ile. — L'Imam de Mascate; Armes des Souahélis; Souahéli en voyage; Bouena-Matana; Belouchis; Défilé de l'armée de Seyd-Said. — Histoire de M. Verdreau. — L'apozémisme de Lysippe. — Rubens.

Histoire de la semaine.

Le *Moniteur* a publié officiellement le 4 janvier le décret qui élève M. le général de division Jérôme Bonaparte, ex-roi de Westphalie, à la dignité de maréchal de France.

Ce décret est précédé des considérants suivants :

- « Le président de la République,
- » Vu la loi du 4 août 1839;
- » Considérant que, par l'effet de la loi du 11 octobre 1848, le général de division Jérôme Bonaparte est rentré dans la plénitude de ses droits de Français et d'officier général appartenant au cadre d'activité;
- » Considérant que, pendant les campagnes de 1807, 1809 et 1812, cet officier général a exercé, en vertu de légers impériaux, le commandement en chef devant l'ennemi de corps d'armée composés de plusieurs divisions les différentes armes; qu'en 1813, et plus tard en 1815, sur le champ de bataille de Waterloo, on le retrouve encore à la tête d'une division de l'armée. L'un des derniers à remettre son épée dans le fourreau lorsque l'ennemi envahissait la France;
- » Sur le rapport du ministre de la guerre, fait en conseil des ministres, etc. »

Ce décret a choqué le goût de beaucoup de monde, mais il n'a surpris personne.

Le nombre des maréchaux de France se trouve aujourd'hui porté à six par la nomination du général Jérôme Bonaparte, savoir :

M. Sault, né en 1769, maréchal en 1874	
Gérard, 1773, — 1830	
Sébastien, 1775, — 1840	
Reille, 1775, — 1847	
Dode, 1776, — 1847	
J. Bonaparte, 1781, — 1850	

Le traitement des maréchaux de France est de 30,000 fr. Ce traitement se cumule avec celui de l'activité et s'ajoute, par conséquent, au traitement du gouverneur des Invalides; mais sa dignité nouvelle se concilie-t-elle avec la dignité d'un personnage qui a occupé un trône? Est-ce une promotion? C'est une gratification.

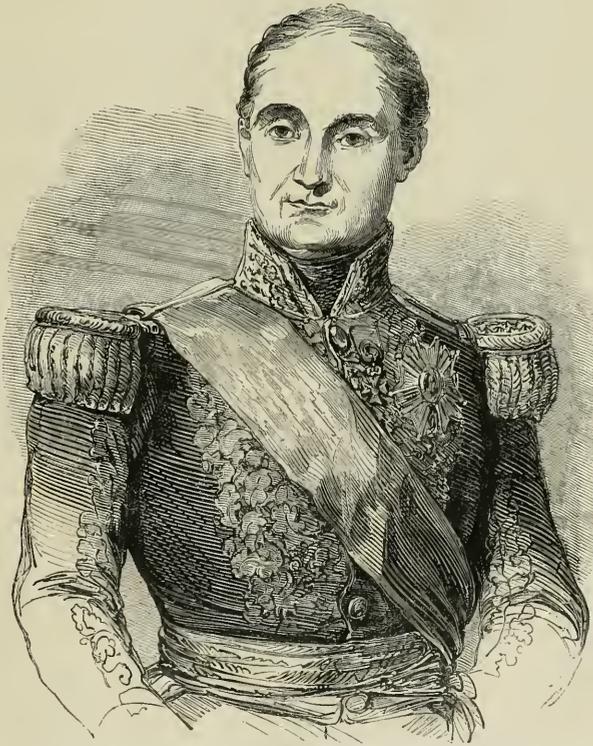
On voudrait, à défaut de la noblesse, du génie et des hautes vertus capables de justifier les préférences

d'un grand peuple, d'entretenir sa confiance, d'assurer son respect, un peu de cette délicatesse de goût, de cet esprit de conduite et même de cet esprit quelconque qui cache les desseins équivoques; on voudrait trouver une forme distinguée à la pensée qui inspire les actes; mais il faut vivre au milieu des périls de notre société, avec la lassitude du présent et les craintes de l'avenir, pour accepter, comme nous le faisons, ce qui se passe sous nos yeux. Cette histoire ne sera pas la plus belle page de nos annales. Un nouveau journal vient de paraître sous le titre de *Napoléon*. C'est un nouveau manifeste qui nous rappelle les anciennes prétentions. M. le président de la République, dit ce journal, ne connaissait point la France il y a un an. Il faut lui déclarer qu'il ne profitera guère si les rédacteurs du *Napoléon* sont chargés de l'enseigner. Cette feuille ingénue veut vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué. Les plaisants

qui la rédigent sont de ceux qui vous disent, avant de vous conter quelque chose : Je vais vous faire rire... M. le président de la République ne saurait trouver dans sa famille qu'un illustre modèle; ce n'est pas ainsi qu'il s'y prenait. — La chronique parlementaire a été presque entièrement défrayée cette semaine par la discussion sur les affaires de la Plata, dont nous donnons l'historique et le résultat, à titre de document, dans un article qu'on trouvera plus loin.

À l'ouverture de la séance du 3, M. Baroche, qui occupait le fauteuil, a proclamé le résultat de la vérification à laquelle il avait été procédé sur le scrutin relatif au projet de loi concernant les insultateurs communaux. Nous avons déjà fait connaître ce résultat : 308 voix pour l'adoption de l'urgence, et 307 voix pour le rejet. Les explications données par M. Baroche et par M. Lacaze, l'un des secrétaires, ont établi deux points essentiels : le premier, c'est que le résultat du scrutin proclamé par M. le président Dupin, en séance publique, ne pouvait être considéré comme définitif; ainsi que le *Moniteur* en fait foi, M. Dupin avait formellement annoncé que les bulletins seraient vérifiés et que les erreurs seraient rectifiées. Le second point, c'est que l'opération du recensement a été régulière. Dira-t-on, comme l'ont avancé quelques orateurs, que le résultat du scrutin, une fois proclamé par le président en séance publique, même avec des réserves, est irrévocable et définitif? Il serait trop facile de répondre que, si le règlement est muet sur ce point, il a été constamment interprété dans le sens contraire. C'est justement ce qui avait eu lieu dans la discussion sur l'affaire de la Plata.

Cependant il faut reconnaître que dans l'interprétation de son règlement l'Assemblée est souveraine. D'un côté, de nouvelles erreurs signalées par plusieurs membres dans la constatation de leurs votes étaient venues augmenter la confusion et l'incertitude; d'autre part, la rigueur du règlement était difficile à maintenir et à défendre contre les réclamations parties de tous les bancs, et qui se croisaient en sens contraire. Il fallait vider à tout prix cet incident, qui allait devenir une impasse. Plusieurs expédients étaient proposés en forme d'ordre du jour motivés. Un membre de la gauche, M. Soubies, proposait de valider le résultat du scrutin tel qu'il avait été proclamé par M. Dupin dans la séance d'hier. Un membre de la droite, M. Bourdon, proposait de maintenir le résultat de la vérification proclamée dans la séance d'aujourd'hui par M. Baroche. Enfin, deux autres membres de la majorité, MM. Amable Dubois et Taschereau, proposaient d'annuler purement et simplement le scrutin de la veille, et de procéder à un nouveau scrutin sur la question d'urgence. C'est en faveur de cette proposition que l'Assemblée a décidé la question de priorité. Par un premier scrutin qui s'est fait à la tribune, la proposition de MM. Amable



Jérôme-Napoléon Bonaparte, ex-roi de Westphalie, maréchal de France le 1^{er} janvier 1850.

Dubois et Tschereau a été adoptée à la majorité de 371 voix contre 248. Ainsi, le scrutin de la ville était annulé. Aussi, 104 après, il a été procédé dans la même forme à un nouveau scrutin sur la question du fond, c'est-à-dire sur la question d'urgence. Le nombre des votants était de 629 : 329 voix se sont prononcées pour la déclaration d'urgence; l'opinion contraire a réuni 300 voix.

La majorité pour l'urgence a donc été celle fois de 29 voix. Samedi, au commencement de la séance, M. Baroche, président de l'Assemblée, a donné lecture d'une lettre de M. Dupin qui a produit le plus grand étonnement sur les bancs de la majorité. Voici la lettre :

« Paris, ce 5 janvier 1850.

« Messieurs et très-honorables collègues,

« Je vous remercie des suffrages qui, pour la quatrième fois, m'appellent à l'honneur de présider l'Assemblée nationale. Personne ne place plus haut que moi cette dignité; mais l'expérience m'a appris combien aujourd'hui cette grande fonction est difficile à remplir; et en présence d'un scrutin dont le résultat me donne une majorité inférieure à celle que j'avais obtenue dans les trois précédentes élections, je me crains, je vous l'avoue, de ne plus trouver au sein de l'Assemblée nationale cette force d'adhésion qui m'a soutenu jusqu'ici, et sans laquelle l'énergie d'un seul homme est bientôt épuisée et demeure impuissante.

« Je prie donc respectueusement mes honorables collègues de vouloir bien regarder mon élection comme non avenue, et de porter leurs suffrages sur un autre candidat.

« DUBOIS. »

Tout le monde a compris que M. Dupin avait voulu donner un avertissement à la majorité, divisée sur la question de la loi sur les instituteurs communaux et, par suite, sur le choix de son président, qui ne l'avait emporté que de quelques voix. L'avisement a été entendu. M. Dupin a été élu lundi par 377 voix sur 595 votants. M. le général Bédou, à qui la majorité gardait rancune pour quelques actes, pour quelques paroles indépendantes et contraires à la passion du parti, et qui n'avait pu être réélu comme vice-président après deux scrutins, a obtenu dans cette séance, au troisième ballottage, 382 voix contre 66 données à M. Léon Faucher.

— L'Assemblée a ouvert et terminé dans la séance de mardi la discussion générale du projet de loi relatif à la nomination et à la révocation des instituteurs communaux. Le scrutin s'est ensuite ouvert sur la question de savoir si l'on passerait à la discussion des articles. Le nombre des votants était de 560. 352 voix ont décidé qu'il y avait lieu de passer à la discussion des articles; 208 voix se sont prononcées dans le sens contraire.

Un débat s'est engagé le lendemain sur la question de savoir si la surveillance s'étendrait également aux institutions privées. En vertu de la Constitution, la surveillance s'étendrait à tous les instituteurs publics et privés.

Les instituteurs, au lieu d'être nommés par les préfets, comme le voulait la première rédaction du projet, seront nommés par les comités d'arrondissement. Cette modification a été adoptée par le ministre.

En ce qui concerne le droit de révocation, plusieurs membres ont demandé que le préfet fût obligé de prendre l'avis du comité d'arrondissement. Cette condition enlevait évidemment tout son efficacité à la loi, en ôtant au préfet sa liberté d'action.

L'amendement a été adopté, avec un délai de quinze jours imposé au comité d'arrondissement pour faire connaître son avis au préfet. Ce vote a produit une vive sensation et suspendu un instant la délibération.

Un amendement qui proposait de décider que le pouvoir des instituteurs devant le ministre de l'instruction publique ne sera en aucun cas suspensif, est pris en considération et renvoyé à la commission.

— Le général de Lamoricière est arrivé le 9 à Paris, de retour de sa mission de Saint-Petersbourg.

M. Gustave de Beaumont est également de retour de Vienne.

— Le *Moniteur* du 4 contient le rapport officiel du général Herbillion sur l'ensemble des opérations de Zaatcha.

— Le dernier numéro du *Journal de la Librairie*, qui termine le volume de l'année 1849, porte à 7,378 le nombre des livres de toute nature, brochures et écrits politiques publiés pendant l'année qui vient de s'écouler. Malgré les souffrances du commerce de la librairie, on remarque encore dans cette laborieuse nomenclature la réimpression de quelques bons livres et de travaux littéraires et historiques d'une grande portée. En dépit de ces cinquante-deux numéros de ce recueil, on voit que 7,075 articles imprimés en typographie à Paris et dans les départements sont consacrés aux ouvrages nouveaux et aux livres réimprimés en langue française. Ce nombre comprend l'annoncé de 311 journaux, publiés en 1849, dont l'existence a eu plus ou moins de durée, et quelques publications périodiques renommées pour changements dans le mode de publication; 43 écrits imprimés dans les divers idiomes des provinces de France; 64 autres pouvant intéresser à différents titres sont imprimés en langue française par le procédé lithographique. Quant aux livres imprimés en langues étrangères, leur nombre est de 303, annoncé dans les proportions suivantes : 45 ouvrages en langue allemande, 48 en anglais, 4 en caractères arabes, 44 en langue espagnole, 46 en caractères grecs, 4 en hébreu, 28 en italien, 101 en langue latine, 1 en polonais, 14 en portugais, 1 en langue russe. Les langues celtiques et de l'Hindoustan sont représentées par deux écrits imprimés avec des caractères offrant l'aspect des types de ces langues. Enfin un livre polyglotte : Exercices de linguistique en huit langues, comprenant les principes élémentaires de la foi chrétienne.

— On lit dans la *Gazette générale allemande* du 1^{er} janvier, qui paraît à Leipzig, l'article suivant sous le titre de *Généralogie européenne* :

« Le nombre des souverains de l'Europe, y compris l'empereur du Brésil, qui appartient à une dynastie européenne, ainsi que les deux princes de Hohenzollern, dont la médiation se négocie en ce moment, mais n'a pas été définitivement arrêtée jusqu'à ce jour, et sans compter le prince semi-souverain (*halb-souverain*) de Monaco, s'élève actuellement à 48, parmi lesquels 33 appartiennent à l'Allemagne et 3 sont des femmes.

« Le plus âgé de ces souverains est le roi de Hanovre, qui a soixante-dix-huit ans et demi. L'un d'eux, le grand-duc de Mecklenbourg-Strelitz, compte plus de soixante-dix ans. Parmi les autres, sept sont âgés de soixante à soixante-dix ans, quatorze de cinquante à soixante, huit de quarante à cinquante, neuf de trente à quarante, cinq de vingt à trente. Trois n'ont pas encore atteint leur vingtième année, savoir : l'empereur d'Autriche, la reine d'Espagne et le prince de Waldeck, qui est encore en tutelle, et accomplira sa quatorzième année le 19 janvier. L'âge moyen est celui de six ans six mois trois quarts.

« Le prince qui régné depuis le plus long temps est celui de Schaumbourg-Lippe : il y a près de soixante-trois ans qu'il est monté sur le trône, et il est le seul souverain dont l'avènement date du siècle dernier; mais si l'on en déduit les années de sa minorité, son règne n'est plus que de quarante-deux ans deux tiers. D'un autre côté, trois princes, le duc de Parme, le roi des Pays-Bas et le roi de Sardaigne, n'ont commencé à régner que dans le courant de l'année dernière (tous trois en mars), et en tout dix-sept années n'ont pris les rênes du gouvernement de leur pays que dans les dix dernières années.

« Six souverains ne sont pas mariés et ne l'ont jamais été; ce sont : le pape, l'empereur d'Autriche, le duc de Brunswick, les princes de Reuss-Schleitz et de Waldeck, et le landgrave de Hesse-Hombourg. Quatre, le roi de Hanovre, le grand-duc d'Oldenbourg, le duc de Nassau et le prince de Hohenzollern-Hechingen sont veufs. Un, le roi de Danemark, est divorcé de deux femmes; un autre, l'électeur de Hesse, est mariémorganatiquement ou de la main gauche; un troisième, le sultan, vit en polygamie.

« Parmi les trente-cinq femmes ou maris de princes régnants et issus de maisons souveraines, la plus âgée est la grande-duchesse de Saxe-Weimar, et la plus jeune la reine de Bavière, la première ayant près de soixante-quatre ans, la seconde n'en ayant que vingt-quatre et trois mois; la grande-duchesse est en long temps la princesse qui est mariée depuis le plus long temps, savoir depuis quarante-cinq ans et cinq mois.

« Dans le nombre des souverains actuellement mariés ou qui l'ont été (non compris l'électeur de Hesse mariémorganatiquement), treize n'ont pas d'enfants, les vingt-huit autres ont des fils héritiers présumés. Six de ces derniers sont mariés, et le plus âgé est celui de Schaumbourg-Lippe, et le plus jeune le prince impérial du Brésil.

« Parmi les vingt souverains sans descendants habiles à succéder, onze ont des frères, quatre ont pour successeurs présumés d'autres parents collatéraux, savoir : le roi de Danemark et le duc de Modène un oncle; l'électeur de Hesse un cousin; la reine d'Espagne sa sœur. Quatre autres souverains, dont le landgrave de Hesse-Hombourg, le prince de Hohenzollern-Hechingen, et les ducs d'Anhalt-Bernbourg et de Brunswick n'ont pas, dans leur ligne, d'héritiers habiles à leur succéder.

« Les changements suivants ont eu lieu dans les maisons souveraines de l'Europe pendant l'année dernière :

1^o *Morts* : Guillaume II, roi des Pays-Bas; Charles-Albert, roi de Sardaigne (quatre mois après son abdication); les reines douairières de Sardaigne et d'Angleterre; les princesses douairières Marie-Anne de Lichtenstein et Henriette de Reuss-Schleitz; le grand-duc Michel et la grande-duchesse Alexandra, l'un frère, l'autre petite-fille de l'empereur de Russie; l'archiduc Ferdinand d'Autriche-d'Este, frère et successeur présomptif du duc de Modène; le prince Waldemar de Prusse; Marie-Élisabeth, duchesse de Bavière, princesse douairière de Wagram; la princesse Marie-Christine de Toscane, âgée seulement de onze ans et demi; la princesse Anne-Batrix de Modène, âgée de neuf mois; le prince Guillaume de Schwarzbourg-Rudolstadt; le prince Nicolas de Holstein-Glücksbourg; la princesse Clémentine de Reuss-Kostritz, femme de Henri LXXIV, née comtesse de Reichenbach; le landgrave Ernest-Constantin de Hesse-Philippsthal; la princesse Auguste de Waldeck; le comte Charles de Waldeck-Bergheim, enfans les cardinaux Ostini, Mezzofanti et Gizzi.

2^o *Naissances* : Les fils du duc Max de Bavière et du grand-duc héritier de Russie, les filles du roi de Naples, du prince royal de Hanovre, du prince héritier de Saxe-Weimar, de l'archiduc Albert d'Autriche et de l'archiduc Ferdinand d'Autriche-d'Este (Modène). En tout sept naissances seulement contre quinze en 1848.

3^o *Mariages* : Le grand-duc de Mecklenbourg-Schwerin avec la princesse Auguste de Reuss-Kostritz, et sa sœur Louise de Mecklenbourg-Schwerin avec le prince Hugo de Windischgrätz. A en outre été fiancé le prince héritier de Saxe-Meiningen avec la princesse Charlotte de Prusse, et s'est divorcé le prince Albert de Prusse (parle de la princesse vi-dessus nommée) avec la princesse Marianne des Pays-Bas.

« Avant de commencer ses opérations, la chambre des députés du Piémont a vidé une question de droit constitutionnel relative au nombre des fonctionnaires qui peuvent siéger. Le nombre légal est de cinquante et un aux termes de la proportion fixée par la Constitution. Le nombre réel produit par les dernières élections était de cinquante-cinq. La majorité, avec un levoyé qui l'honore et dont l'exemple doit être proposé à toutes les majorités, n'a pas voulu équivoquer sur les titres; c'est ainsi que les professeurs, par exemple,

qui ne sont point des fonctionnaires administratifs, auraient pu, à la rigueur, ne pas être comptés. Mais c'était interpréter la loi, et quoiqu'on nous dise que le parti modéré *peut-être* tout faire, nous trouvons qu'il a mieux fait. C'est même à cette seule condition qu'il est le parti modéré. Le sort a décidé des quatre noms qui se retirèrent. Trois membres de la majorité, un membre de l'opposition ont été désignés. Un calcul proportionnel n'aurait pas mieux jugé. Au surplus, la loyauté est devenue dans ce pays la règle générale, parce que l'exemple en est donné par le chef de l'Etat qui se montre, dans tous ses rapports publics et officiels, un modèle d'honneur et de fidélité à ses engagements constitutionnels.

Dans la séance de la Chambre des députés du 2 janvier, le ministre des finances a donné lecture de deux projets de loi approuvant les budgets de 1849 et de 1850.

Un autre projet pour une nouvelle création de rente est ainsi conçu :

« Est concédée au gouvernement la faculté d'augmenter de 4 millions de livres l'émission de la rente de la création du 12-16 juin 1849, et d'en opérer l'aliénation aux époques et conditions qui seront jugées les plus convenables dans l'intérêt des finances de l'Etat. »

« Dans cette même séance, le ministre des affaires étrangères a donné lecture d'un projet de loi ainsi conçu :

« Article unique. Le gouvernement du roi est autorisé à donner pleine et entière exécution au traité de paix conclu à Milan le 6 août 1849. »

« On écrivait de Vienne le 1^{er} janvier à la *Réforme allemande* : « Hier, dans l'après-midi, une partie de la garnison de Vienne a reçu subitement l'ordre du départ, et le jour même elle est partie pour la Hongrie. D'autres points encore la nouvelle nous arrive que des corps de troupes considérables se dirigent en toute hâte sur la Hongrie. Quant aux motifs de ces mouvements de troupes si subits, on ne sait encore rien de certain.

« Le parlement d'Angleterre est prorogé du 15 janvier, jour où expirait la présente prorogation, au 31 janvier.

Courrier de Paris.

Où es-tu, Asmodée? Lutin ou sylphe, dieu ou diable armé de la baguette magique, où es-tu? Quand l'étoile de janvier brille au ciel parisien, dans ce mois aux jarrets d'acier, aux prunelles de feu, où la roue des plaisirs et des affaires tourne si bruyamment sur la meule de l'humanité, il faudrait les ailes pour suivre son vol. Imaginez donc Asmodée ressuscité d'entre les morts et hôte imprévu de la fête en l'honneur, démantelant nos maisons d'un soufflé de sa fantaisie et prêt à les envelopper de pierre la transparence du cristal. Quel spectacle! ici et là, en haut et en bas, la politique et ses tempêtes, la danse et les ballets, l'éloquence et ses foudres, le concert et ses mugissements. L'événement des galas, la fièvre de l'agiologie, l'empêchement du plaisir, tout se mêle et se confond; c'est une saralande immense qui enveloppe la ville; oui certes, nous sommes; l'is que jamais au bal masqué, et le carnaval fait des siennes partout.

La semaine peut se résumer par des points d'exclamation. O la belle réception! o l'étonnante séance! ah le beau bal! la charmante musique! l'étrange nouvelle! et *et cetera*. Asmodée lui-même serait étourdi de l'explosion de ces enchantements, mais, en descendant aux détails, le pauvre diable retomberait encore dans la vieille ornière des mêmes aventures.

La nouveauté, rayons donc encore une fois ce mot de notre répertoire; notre nouveauté, c'est un renouvellement tout au plus. Cet aimable janvier qui vient renouveler les violons et les fluxions de poitrine, qui de pièces s'approprie encore à tirer des cartons du passé! C'est la grande fête du *Renouveau*. L'Assemblée nationale a renouvelé ses bureaux; renouvelez votre abonnement, disent les journaux; l'Académie, les tribunaux, les sociétés savantes et mangesantes ont renouvelé leurs présidents; autant de nouveaux choix qui placent la couronne de la présidence sur les mêmes têtes. Tant il est vrai que le scrutin ramène invariablement les mêmes boules et montre les mêmes visages au premier rang de la scène du monde.

On aurait dû vous apprendre la semaine dernière que les réceptions du jour de l'an avaient été brillantes en haut lieu. On parle beaucoup du renouvellement du personnel, qui aurait bien changé à son avantage. L'Élysée devient une terre promise où le faubourg Saint-Germain envie de nombreuses caravanes. On commence à se dégoutter du désert; c'est un heureux symptôme qui se révèle de plus en plus chaque jeudi par l'accroissement des objets mis en consommation; on garde ses affections, mais on ne boude plus contre son plaisir et contre son ventre. Il faut s'attendre à une rentrée en masse de la diplomatie étrangère dans les parages présidentiels, alors la fête sera complète. En attendant, on fait grand bruit de l'épiscopat qui a troublé la dernière réunion. Voici l'historique : Au plus vil des révérences apparut l'ambassadeur d'Angleterre, et, de l'air de Banco troublant le festin de Maneth, il réclama, séance tenante, un entretien confidentiel qui lui fut accordé. Son agitation avait gagné l'Assemblée; d'où venait cette alerte? On parle d'une dépêche, et l'on ne se sait pas du reste, si bien qu'une fois de plus les honnêtes prétendent avoir pénétré ce nouveau mystère de la politique, qui aurait dû leur être sacré comme secret de famille. Il s'agit tout au plus de l'incartade d'un comte et de trois! Il en est donc de la grande politique ainsi que de mariage, ou, suivant M. Scribe, les petits cousins jouent le rôle de traitre. On dit encore que l'explication du logogryphe paraîtra prochainement dans le *Moniteur* (partie officielle), ainsi que le rappel de M. Lucien Murat, notre ambassadeur à Turin.

Mais laissons les plaisirs de la politique pour la politique du plaisir. Dans les bonnes maisons où l'on saute périodiquement, on mêle à la vive différents intermèdes. Certaines

invitations sur papier rose ajoutent à ces mots sacramentels : *On dansera au piano*, cette ligne bien autrement séduisante : *Il y aura un somnambule*. L'illuminé dit aux invités leur bonne aventure et tire leur horoscope entre deux galops. Quelques-uns de ces somnambules plus ou moins lucides ne rendent leurs oracles qu'avec accompagnement de flûte ou de violoncelle, et les chanteurs de salon tremblent pour leur piédestal, dont on fait un trépidon. On remarque une autre particularité dans ces diseurs de bonne et mauvaise aventure, c'est qu'ils affectent la prétention de remplacer les comiques de société, à moins que le somnambule lui-même ne soit une des variétés de cette grande famille. Les hauts parleurs ne leur manquent plus; et vous aurez pu lire dans les réclames de journaux celle d'un grand nom de la monarchie en faveur du somnambule X. Ce virtuose de la nécromancie tire les cartes comme mademoiselle Lenormant, il joue du violon aussi bien que M. Saint-Léon, prédit les grandes marées comme l'annuaire du bureau des longitudes, nasille la romance dans toutes les langues; et pour les autres talents d'agrément, il va sur les brisées de M. Levasseur de la Montansier. Voilà bien des métiers mis à contribution pour nous chatouiller les côtes, mais en rions-nous davantage ?

Une fois encore, la nouvelle année a payé sa bienvenue par des mariages, et toutes les unions du monde connu et inconnu se sont accomplies dans cette semaine. Les sages ont épousé des dots, et les fous ont suivi l'élan de leur cœur. Les dénouements heureux des vaudevilles se sont réalisés ça et là dans les douze arrondissements de Paris. Il faut que le présent s'éclaircisse puis qu'on a foi dans l'avenir. Les paresseux s'évertuent, les célibataires s'amendent et tous chantent à l'unisson le fameux chœur de *Guillaume Tell* : Célébrons le travail et l'hymen ! Après tant de révolutions sans résultat, voici une révolution morale qui en aura. L'hymen a reculé des retardataires, au grand désespoir des *madame Eyraud*, et une foule de *Tithons* vont rajouter auprès de l'*Aurore*, comme a dit M. Dupaty. Une de ces épousées, fille unique, leste et blonde comme l'Hébé de la fable, et dont le père pourrait faire trente lieues on chemin de fer sans sortir de ses domaines, comme le marquis de Carabas, vient d'accorder sa main à un duc ruiné. On en jase. Le père fait des objections que la demoiselle a victorieusement réfutées. « S'il n'y avait de ruiné que la fortune du prétendant ! murmure l'honnête Géronte; le nom est une antiquité, d'accord; pourquoi faut-il que le prétendant en soit une autre ? Je tiens surtout à la perpétuité de ma race; nous verrons. » L'éclaircisement fut piquant et piquier encore trop de monde. On nous accuse parfois de casser les vitres, il faut donc tirer ici les rideaux. Seulement, on peut renvoyer les curieux aux mémoires de madame de Genlis et à vingt autres chroniques du temps passé, où l'histoire du mariage de Charles de Lameth et de mademoiselle Piquet est racontée tout au long et sans périphrases. La nôtre n'en serait que le *fac-simile* très-afalant. Autrement on disait tout et on n'en faisait pas davantage; aujourd'hui la morale éfarouchée casserait au contour son conte entre les dents.

Il est plus à propos, sinon plus neuf, de discourir des bals masqués. Cette année il y en a de publics et de particuliers, mais les derniers obtiennent peu ou point de succès, leurs représentations ne sont pas suivies avec intérêt par le beau monde qui s'en pique. On aime mieux prendre sa part de ces petites moralités que le philosophe Musard, l'homme aux tourbillons. « Dieu ne préserve d'être vu dans ce repaire, dit la jeune femme au front rougissant, mais je voudrais bien voir ce qu'en y.... dans. » Pauvre innocente! on n'y danse plus, et c'est un spectacle qu'il faut fuir au plus vite; il est certainement plus scandaleux que le récit des historiettes que nous ne faisons pas. Dans ces orgies, l'humanité se défigure; ce paradis, madame, est un enfer peuplé de démons; leur parole, c'est un hurlement; leurs chants, une explosion; leur danse, une gravelure perpétuelle. Des jupes effrontées, des guenilles flottantes, des haillons étincelants, un luxe d'oripeaux dévasté par l'ouragan des cachuchas, voilà le spectacle que vous devez éviter. Il y a des préresses faites exprès pour célébrer ces mystères d'Éleusis, et n'en disons pas ce qu'on dit des spectacles du plein vent : la vue n'en coûte rien. Il est vrai qu'autour du foyer de la baehacnale circule gravement une population plus paisible, c'est l'intrigue en barbes de loup ou en faux nez, cherchant sa distraction : *querrens quem ou quam devoret*. Des femmes en habit noir y vont admirer les baehacnates renversés sur les bras de leurs danseurs. Encore un coup, foin du carnaval qui autorise tous ces horreurs !

Entre les autres renouvellements de l'année, on distingue aussi ceux du crime. Les voleurs prévalent l'impitoyable des étreintes sur les voyageurs nocturnes, et les tire-laines de la mendicité n'ont pas cessé de mettre à contribution les poches des faiseurs d'epiettes. Beaucoup de cadeaux ont été perdus en route, et toutes sortes de dragées détournées de leur destination n'ont pas été croquées par leurs légitimes propriétaires. Un de ces malheureux pris en flagrant délit disait comme excuse : « Je ne tiens pas aux bonbons, mais aux devises. » Ce sont en effet des morceaux friands depuis que des conseillers lettrés se sont avisés de remplacer les antiques madrigaux de la papillote par des fragments de roman-feuilleton. L'épouvantable affaire du gâteau empoisonné déposé chez le concierge comme un témoignage d'affection, est un avertissement pour les imprudents qui seraient tentés de manger dorénavant des friandises anonymes. Sur une autre échelle de délits, on distingue un vol considérable exécuté chez un bijoutier avec ce détail singulier d'un chien associé à son zèle à cet acte de blouterie. Les voleurs ont réussi à s'échapper, mais l'animal est arrêté. Il faisait sentinelle après d'un sac rempli de volailles, et la police le promène en cet état en grand cortège sur la voie publique dans l'espoir de lui arracher le secret de ses complices. Laissez-nous sur la pente de la correctionnelle puis-

que nous y sommes. Un pauvre maçon compromis dans une affaire d'escroquerie par sa blanchisseuse, se voit admonesté par M. le président, qui, sans le tirer du danger, lui fait cette harangue : « Cela vous apprendra à choisir vos relations dans un monde plus distingué. » Dans la société des dames de la finance ou du barreau apparemment. — Un autre prévenu (c'était aussi la semaine des étranges judiciaires) interrogé sur sa profession, répond : « Destructeur de rats. — Mais il n'y en a plus, répliqua M. le président, et vous feriez mieux de balayer les neiges. — Certainement, mon président; mais je ne peux pas les balayer tout seul. »

A ce sujet, vous aurez dû remarquer l'aspect embourbé de la capitale. Sa robe de pierre et d'asphalte offre toutes sortes d'écaboussures; les Parisiens auront patagué effroyablement pendant cette quinzaine. Jadis, à l'époque des neiges et du dégel, des tombereaux enlevaient ces monticules de glace couleur pistache que les marchands des boulevards espacent le long des trottoirs comme autant de forts détachés; on les voitrait jusqu'à l'extrémité des quais, et on les précipitait dans les abîmes de la rivière. Mais les buveurs d'eau ayant objecté avec raison qu'un empoisonnait leur fleuve, on a pris le parti de respecter les monticules, et on compte sur les rayons du soleil pour les dissoudre et les faire disparaître. Mais comme il pourrait se faire trop attendre, voici venir une circulaire de M. le préfet de police qui stimule le zèle de ses administrés, afin d'obvier à cette situation intolérable. Il en résulte qu'il n'y a point assez de tombereaux et probablement pas assez de chevaux pour enlever ces obélisques de boue; de sorte que la toilette de la capitale regardera désormais tout le monde et personne. — C'est entendu.

Un jour, raconte M. de Voltaire, l'empereur de la Chine, traversant les rues de Pékin encombrées d'immondices, fut renversé de son palanquin et offrit à ses sujets le spectacle d'un beau-frère de la lune horriblement tatoué. Aussitôt il fait appeler son préfet de police et lui dit : Si dans trois jours ma bonne ville n'est pas aussi nette que la semelle de mes babouches, je la fais purger à tes frais. O monsieur de Sartines, notre roi Louis XV devrait bien vous en dire autant !

Une nouvelle nous arrive sur papier de Chine. Le vent du socialisme a renversé la grande muraille, et le Céleste Empire est ouvert aux invasions de la démocratie. L'Asie aura sa révolution chinoise. Ce peuple rasé auquel la civilisation occidentale doit le thé, la soie, la porcelaine et les usages de la polygamie, lui prend ses doctrines et met en œuvre nos procédés d'amélioration. Il fait des barricades et chante la *Marseillaise*. On annonce que l'empereur Fich-ton-Kang a pris la fuite.

Les théâtres ont repris décidément l'arithmétique trop longtemps oubliée des belles recettes. L'heureux directeur de l'Odéon devait donner une revue de fin d'année, mais le succès toujours croissant de *François le Champi* l'en dispense. La pièce imprimée vient de paraître; elle est dédiée à M. Bocage, et le préface qui l'accompagne cette dédicace fait le plus grand honneur au caractère de l'auteur. On ne saurait répondre avec une dignité plus serinée à ces critiques hargneuses qui ont exercé sur l'ouvrage des représailles politiques.

Pour occuper ses loisirs pendant l'absence volontaire ou forcée de sa grande tragédienne, le Théâtre-Français a joué les *Deux Célibataires*. Collin d'Harleville a peint les tribulations du célibat; Picard dans *Enfant trouvé*, et Casimir Delavigne dans *l'École des Vieillards*, avaient touché la même corde sur un ton léger. Le comique des nouveaux auteurs, MM. Jules de Wailly et Overney, semble plus sérieux, et peu s'en faut qu'ils ne dévotent leurs célibataires aux dieux infernaux.

La pièce débute par un trait d'observation assez vulgaire et qui n'en est que plus vrai; si leur Dubreuil a juré haine au mariage, c'est qu'il redoute le sort de Sganarelle. Sans être précisément un don Juan, il aura fait quelque *Georges Dandin*, et il songe à la loi du talion. Depuis vingt ans et plus qu'il lutte contre la séduction du lien légitime, il a vieilli entre madame Eyraud et des collatéraux. Son neveu le fait enragé, ses amis le grugent, un chevalier d'industrie le circonvoit, et il est au moment de tomber dans les griffes d'une demoiselle très-aguerrie; n'importe, il tient bon, son thème est fait, et d'ailleurs à cinquante ans nous avons passé le temps d'aimer.

Mais Dubreuil se trompe; rendez-lui seulement la vue de celle qu'il aime, et aussitôt l'hymen lui semblera un lien charmant. Il rêvera les douceurs du pot au feu, et s'attardera sur des marnots apocryphes. Et moi aussi, vous dirai-je, si je veux avoir ma lune de miel. Pourquoi ce désir légitime ne serait-il pas comblé ? Sa première passion est restée intacte, mademoiselle Dulstet lui a gardé son cœur; oui, mais vingt ans de célibat, quelle carrière ouverte aux réflexions de la vieille fille ! On a trop espéré, on a attendu trop longtemps; à mesure que les rides sont venues, les amours ont délogé; et quoique le sentiment dure encore, la raison l'emporte. Mademoiselle Dulstet est riche, indépendante, sensible, et pourtant elle reste fille. A quarante ans, elle ne veut pas faire ce qu'elle appelle une loche. C'est une exception.

A cette fille originale il semble d'ailleurs que l'amour est le partage de la jeunesse, que le mariage ne convient qu'aux têtes blondes et aux lèvres roses. — Cher Dubreuil, votre neveu aime sa mère, marions-les, et ils vont s'aimer pour quatre. — Et cela s'exécute comme elle l'a dit.

Cette idylle à rebours offre toutes sortes d'incidents; il y en a même d'inutiles. Ce dénouement, qui n'est pas gai, qui n'est pas triste, on pouvait l'abrégé d'un acte et même de deux; la pièce y eût gagné. Du reste, elle est spirituelle, écrite avec soin; les sentiments exprimés par ces célibataires malgré eux sont naturels, à défaut de leur situation qui ne l'est pas. Ça et là le dialogue est égayé d'assez bonnes

malices, et enfin le *Beaugard* nous semble excellent. Ce lion hors d'âge, séducteur distancé, élégant en perruque, est un ridicule pur si vil ! M. Provost en a fait une caricature très-réjouissante. Madame Allan a fort bien exprimé les regrets tempérés par le sourire et la mélancolie enjouée de la vieille fille. M. Samson a prouvé une fois de plus qu'il n'y a pas de rôle manqué dans les mains d'un bon comédien; le reste a fait de son mieux. Le succès ne pouvait être douteux, et il s'est confirmé aux représentations suivantes.

Diviser pour régner appartient au Gymnase; c'est un bonbon digne de la bomboimère. Où la comédie pastel trouverait-elle un meilleur cadre ? M. Bressant et mademoiselle Meley ne semblent-ils pas créés tout exprès et mis au monde pour cette peinture au musée, à l'iris et à la fleur d'orange ? O délicateuse comtesse et l'aimable colonel (de dragons) ! Il va sans dire qu'il a laissé son grand sabre à la porte du boudoir; il se présente dans le simple appareil du frac noir, du gant jaune et de la botte vernie. Qui le croirait ? Arrivé d'hier de la guerre, il n'a fait que changer de champ de bataille, et son adorable comtesse est en train de le traîner pour un colonel d'infanterie, tandis qu'un jeune blondin de lieutenant escarmouche aux environs de la dame. Voilà donc la lutte engagée, et l'on se demande qui est-ce qui l'emportera de la cavalerie ou de l'infanterie. Les fantassins ont la chance du nombre, deux contre un, mais le colonel a lu les *Mémoires de Comines* et il se conforme à la maxime de Louis XI : *Diviser pour régner*. Sa manœuvre rappelle également celle d'un grand stratège qui coupait en deux l'armée ennemie et battait l'une sur le dos de l'autre. C'est encore Bertrand servant de la patte de Ratou pour tirer les marrons du feu. Ainsi notre colonel oppose habilement le petit lieutenant à son collègue de l'infanterie, et quand il a eu raison de la graine d'épards, il donne un croc-en-jambes au conscrit et reste maître de la place. L'auteur de cet agréable marivaudage est M. Decourcelles.

Ph. B.

Question de la Plata.

Cette question a agité l'Assemblée nationale et passionné sa tribune la semaine dernière et le premier jour de celle-ci encore. On a vu se combattre dans la discussion, se séparer au vote des hommes également éclairés, animés du même patriotisme. Les uns et les autres attachés à un grand prix aux relations de la France avec l'Amérique du Sud, mais ils variaient sur le moyen le plus efficace pour laisser se développer, pour favoriser les intérêts du commerce français sur les rives de la Plata. Puis aussi, peut-être, les uns étaient-ils plus exclusivement préoccupés de cette situation qu'une grande commotion politique et qu'une fièvre sociale nous ont faite, situation qui oblige souvent à faire à la sécurité du présent le sacrifice de chances d'avenir; — les autres, au contraire, plus impérieusement dominés par le désir de relever la politique extérieure de la France, tenaient moins de compte des embarras de la position qui est faite au pays. — Nous n'avons plus à prendre part à une question aujourd'hui tranchée, et tranchée dans le sens pacifique, dans le sens d'une médiation, par 338 voix contre 300; nous nous proposons seulement de tracer rapidement l'histoire abrégée de ces provinces de la Plata et de leurs rapports avec la France. Le travail de M. Daru, rapporteur de la commission, et un très-bon exposé publié par M. de La Ferronnays, nous rendront cette tâche facile.

Le fleuve de la Plata fut découvert au commencement du seizième siècle par des navigateurs espagnols qui vinrent jeter, sur la rive droite et à trois cents kilomètres environ de son embouchure, les premiers fondements d'une ville qui prit le nom de Buenos-Ayres. Vers la même époque, quelques établissements se formèrent dans le Paraguay, où bientôt des missions de jésuites espagnols firent pénétrer la civilisation, et créèrent un véritable Etat que, par ordre du gouvernement espagnol pour lequel Pizarre avait conquis l'empire du Pérou en 1531, ils durent remettre au pouvoir du gouverneur de Buenos-Ayres, province de cet empire érigée en 1776 en royaume particulière composée de plusieurs provinces.

Après le commencement du dix-neuvième siècle, en 1805, les Anglais, avec une expédition de 12,000 hommes, voulurent s'emparer de Buenos-Ayres, mais ils furent forcés de capituler et de se rembarquer par un Français qui conduisit contre eux les habitants de Montevideo, ville construite à 150 kilomètres de l'embouchure de la Plata. — En 1816, s'assembla à Tucuman un congrès où fut proclamée l'indépendance des provinces unies du Rio de la Plata. Mais bien que cette pensée passionnât toutes les âmes, on ne put cependant s'entendre sur aucun plan. La révolution fut parlante victorieuse, mais, pendant plusieurs années, il n'y eut, à vrai dire, aucun gouvernement sérieux.

A cette époque parut un homme d'un grand caractère, d'une sagesse et la modération, si elles eussent été secondées, auraient fait arriver ce malheureux pays à la prospérité, à la richesse : nous voulons parler de Rivadavia. Mais, malgré ses efforts, sous son administration qui partait vouloir substituer la paix aux luttes sanglantes, éclata en 1826 la guerre entre le Brésil et Buenos-Ayres. Ses conséquences immédiates furent l'indépendance de la partie orientale. Le Brésil regardait les limites de la Plata comme nécessaires à la sécurité de son territoire. La république argentine se croyait de son côté dans son droit en réclamant pour elle les anciennes frontières de la vice-royauté espagnole. Telles furent les contestations qui amenèrent cette guerre de 1826. L'intervention de l'Angleterre fit adopter comme moyen terme l'indépendance de tout ce pays, qui forma la république de l'Uruguay dont Montevideo est la capitale. Mais alors le parti fédéral, parti tout militaire, ne voulut pas s'accorder avec le parti des unitaires, et, pendant le congrès de 1827, Rivadavia, comprenant qu'il ne pourrait pas faire le bien qu'il avait entrepris, donna sa démission, qui fut acceptée. A dater de ce jour, les progrès incessants de la civilisation s'accrurent tout à coup et font place au désordre et à l'anarchie.

Le parti contraire triomphe, mais il est bientôt vaincu par les unitaires commandés par le général Lavalle. Celui-ci succomba à son tour devant les chefs des provinces, et son entrecôte enfin dans cette lutte terrible entre la ville et la campagne, finissant par le triomphe des campagnes dans la personne de Juan-Manuel Rosas. Tout le monde connaît l'origine de Rosas, et ce que sont

ces peuplades sauvages et redoutables au milieu desquelles il avait grandi, et sur lesquelles par son audace et son habileté il exerçait une si prodigieuse influence. Il se fit bientôt et facilement un parti considérable au milieu d'elles, et lorsque les fédéralistes vinrent chercher un appui dans la campagne, Rosas en fut bien vite nommé le chef. Des lors, il ne s'arrêta plus. Il entra dans la ville et se fit proclamer gouverneur. Mais voyant que les souvenirs du gouvernement de Rivadavia s'opposaient à la réalisation complète de ses projets, il fit nommer un autre gouverneur et s'en alla faire la guerre dans les provinces du Sud; son but véritable était, en s'éloignant, d'augmenter le nombre de ses partisans et de rallier tous les Gauchos, qui ne manqueraient pas de se joindre à lui. A son retour, en effet, il fut assez fort pour rendre, de son camp même, tout gouvernement impossible. Enfin l'état des choses devint si déplorable, que Rosas fut accepté par tous les partis comme une nécessité, presque comme un bienfait.

Sans entrer dans de plus longs détails, nous devons dire pourtant que rien n'égalait la patience et l'audace qu'il a su employer pour fonder son pouvoir et sa dictature sans limites. Tout s'éclaircissant sous cette main de fer, quand en 1848, après des violences commises sur trois de nos compatriotes, la France ne pouvait obtenir les réparations qu'elle exigeait, fit mettre le blocus devant Montevideo. Ayres, et comptant ainsi l'existence de cette puissance si étrangement établie. Le blocus dura près de trois ans; cette difficulté avait fait écarter des haines, contenues jusqu'ici par la crainte. L'insurrection gagnait les provinces, lorsqu'en 1850 M. de Montevideo fut envoyé pour terminer la question. La convention signée alors débarrassa Rosas de ses préoccupations extérieures, il comprit qu'il devait, avant tout, rechercher et détruire les ennemis intérieurs qui l'avaient mis si près de sa perte. Il résolut d'abord de frapper le gouvernement de Montevideo qui lui était hostile. Il est vrai que le traité avait formellement stipulé l'indépendance complète de l'Etat oriental; mais il n'en tint aucun compte, et, malgré les protestations des ministres de France et d'Angleterre, une armée de 8 ou 10 mille hommes, sous le commandement du général Oribe, vint mettre le siège devant Montevideo.

Pour l'intelligence de ce rapide récit, nous sommes obligés de revenir sur nos pas et d'expliquer la position de Montevideo vis-à-vis de Buenos-Ayres.

Montevideo, situé sur la rive gauche du Rio de la Plata, à 150 kilomètres à peu près de son embouchure et à près de 200 kilomètres de Buenos-Ayres, se trouvait dans des conditions remarquables de prospérité et de développement. Sa position géographique, son port, le meilleur de la Plata, en face de Buenos-Ayres, dont l'accès est impossible, tout contribuait à faire de Montevideo le débouché naturel de tous les fleuves qui se jettent dans la Plata, et à devenir bientôt le point le plus important pour le commerce de l'Europe avec l'Amérique du Sud. Sous l'administration du général Rivera, nommé président en 1830, le commerce entièrement libre prit d'immenses développements. Les étrangers arrivaient chaque année en immense quantité, et ceux que leur industrie ne retenait pas dans les villes allaient peupler et fertiliser par leur travail les campagnes où ils trouvaient l'aisance et souvent la fortune.

Cependant, les désordres de Rivera lui avaient fait de nombreux ennemis, et, en 1834, le général Oribe fut nommé président à sa place. Mais bientôt Rivera, devenu le chef des hommes de la campagne, se trouva en lutte ouverte avec Oribe; et, en 1836, au sujet des élections, toute la campagne fut soulevée contre le président. Rosas, ami de ce dernier, intervint alors et résista quelque temps, pressé d'un côté par Rivera, qui s'était rapproché de Montevideo, de l'autre par la France, qui avait à se plaindre des dispositions du président, Oribe abdiqua et se retira à Buenos-Ayres auprès de Rosas, qui lui donna immédiatement un commandement pour marcher contre les provinces

qui, profitant des difficultés du blocus, avaient tenté de se soulever contre son autorité. Après le départ d'Oribe, Rivera, nommé président, se rapprocha de la France; c'est alors que fut signée par M. de Mackau la convention dont nous avons parlé plus haut. Nous avons déjà dit aussi qu'après s'être débarrassé des entraves qui lui étaient restées hostiles; placés entre la nécessité de se livrer à Rosas ou de se défendre, les Français habitant la ville organisèrent une légion étrangère. Les autorités françaises voulurent dissoudre cette légion, mais la crainte de tomber sans défense dans les mains de Rosas poussa tous les légionnaires à renoncer à leur qualité de Français. L'amiral Lainé, ne pouvant plus rien devancer une semblable décision, attendit le résultat de cette lutte, qui, après la défaite de l'Armée de Rivera par Oribe, ne pouvait plus être douteuse.

temps un autre agent, qui eut la mission d'expliquer confidentiellement les intentions du gouvernement.

Il n'en fallut pas davantage pour faire croire à Rosas que Montevideo serait abandonné, et dès lors il basa sa conduite sur cette supposition. M. Deffaudis à son arrivée trouva les choses en cet état. Peu de jours lui suffirent pour détruire toutes les illusions de Rosas, qui, selon son habitude assidue, souleva des difficultés à l'infini, et, attendant quelques secours de l'Empereur, chercha seulement à gagner du temps, jusqu'à ce qu'il eût pu se procurer les derniers retranchements; il refusa ce qu'exigeaient les puissances médiatrices et maintint le blocus. Les plénipotentiaires anglais et français prirent alors leurs passe-ports, s'embarquèrent sur l'escadre de leur nation, et firent capturer par les forces anglo-françaises l'escadille argentine; puis attendirent, selon leurs instructions, de nouveaux ordres de leur gouvernement.

Mais le commerce se trouvait arrêté partout, puisque Rosas avait interdit l'entrée et la sortie des fleuves à tous les bâtiments étrangers. Les deux plénipotentiaires résolurent de vaincre cette résistance, et, par le combat glorieux et la victoire d'Obligado, les deux escadres combinées rétablirent, pour le commerce, la libre navigation sur les fleuves. Telle était donc la situation des deux parties belligérantes. Rosas se trouvait partout obligé de se défendre. Montevideo, au contraire, délivré de toutes ses entraves, retrouvait un commencement de prospérité.

Cette longue et confuse affaire de la Plata semblait toucher à son terme, mais les deux cabinets de Londres et de Paris voulurent négocier encore et envoyèrent un agent commun pour traiter avec Rosas. Nous voici rentrés dans la phase des négociations stériles; hâtons-nous d'en finir. Après M. Hood, on envoya successivement MM. Walski et Howden, puis ensuite MM. Gros et Gore. Les résultats toujours les mêmes conduisirent enfin au traité Le Prédour, qui ni le gouvernement ni l'Assemblée ne veulent ratifier.

Résumant ce récit, trop rapide pour n'être pas incomplet, nous dirons que les deux cabinets sont divisés sur cette importante question. Les uns affirment que nous avons des intérêts immenses à protéger dans la Plata; que Montevideo, par sa position même à l'entrée du fleuve, offre aux bâtiments de commerce un mouillage sûr et des communications faciles avec la terre; que Buenos-Ayres, au contraire, ne présente aucun de ces avantages; que sous le rapport de la fertilité des terres, la république Argentine est moins bien partagée; que ces causes attirent un nombre considérable de colons; qu'enfin Rosas, intéressé à détruire la prospérité de Montevideo, veut fermer les voies au commerce en arrêtant la libre navigation, et qu'il porte ainsi une atteinte sérieuse à nos intérêts commerciaux. On répond à cela que les intérêts se sont déplacés; et, sans tenir compte que, pour beaucoup d'étrangers vivant au milieu de l'armée argentine, il y avait nécessité absolue de se rallier à la cause de Rosas, on conclut que nous avons autant d'intérêts engagés à Buenos-Ayres qu'à Montevideo. Un des arguments les plus sérieux présentés dans la discussion est la crainte de faire de ce pays lointain une seconde Algérie, et, comme le disait M. le ministre de la justice, que ce ne soit une roue d'engrenage qui attire nos canons et nos millions. Par toutes ces causes, l'Assemblée, résistante à deux discours fort entraînants, l'un de M. Daru, l'autre de M. Thiers, et aux conclusions de la commission, souvent modifiées par les commentaires variables du rapporteur, a adopté l'ordre du jour suivant de M. de Rané, qui, lui aussi, a plus d'une fois modifié son opinion dans ce long et vil débat :

« Considérant que le traité Le Prédour n'a pas été soumis à la ratification de l'Assemblée nationale;

« Considérant que le gouvernement déclare qu'il entend continuer les négociations dans le but de garantir l'honneur et les intérêts de la République, et que nos nationaux seront sérieusement protégés contre toutes les éventualités sur les rives de la Plata,

« L'Assemblée passe à l'ordre du jour. »



Carte de Rio de la Plata

Les choses en étaient à ce point, lorsque, sur la demande faite par le Brésil, qui commençait à s'inquiéter de voir se rapprocher un voisin de la nature et du caractère de Rosas, une intervention fut décidée de concert entre la France et l'Angleterre. Les bases de la négociation étaient à peu près telles-ci : Deux traités, l'un signé en 1828 avec l'Angleterre, l'autre en 1830 avec la France, garantissaient l'indépendance de Montevideo; Rosas violait les traités en agissant par les armes pour s'emparer de Montevideo, soit pour son propre compte, soit pour celui de son ami, le général Oribe, dont il prétendait imposer la présidence à la République Orientale. Que les troupes de Rosas se retirent, disaient les instructions; que la République puisse se choisir elle-même et librement son président, et la France et l'Angleterre promettent de respecter sa décision. M. Deffaudis fut chargé de négocier pour la France. L'Angleterre envoya M. Gore Ouseley. Mais, à côté de M. Deffaudis, on fit partir en même

parallèles de cent mètres de longueur, et pouvant contenir trois mille individus : capacité plus que suffisante, car le nombre des défunts n'a pas dépassé deux cents. Ces constructions ont coûté trois cent vingt mille francs. Belle-Isle a onze lieues de tour et plus de dix mille habitants ; le climat en est très-tempéré. La fertilité du sol et les ressources de la mer, qui abonde en poisson, y rendent l'existence facile ; mais elles contribuent en même temps à rendre les insulaires un peu indolents. Ils imitent en cela les Italiens, et s'abandonnent volontiers au *dolce far niente*.

PIERRE LEGUEN.

Le Théâtre-Italien vient de se signaler deux fois en moins de huit jours et de la manière la plus brillante. On y a repris *Generola*, le jeudi 3 janvier, et *Il Barbiere di Siviglia*, le mardi suivant. Ces deux admirables partitions de Rossini ont été interprétées avec une rare perfection par mademoiselle d'Angri (*Generola*), madame Persiani (*Rosina*) et MM. Lablache, Ronconi et Majeski. La rentrée de Lablache, à laquelle beaucoup de personnes refusaient de croire jusqu'à ce jour, a donc eu lieu définitivement. Don Magnifico et don Bartolo ont reparu sur la scène plus frais, plus dispos, plus en voix, plus en verve que jamais. Nous avons tenu à le dire promptement à nos lecteurs, en attendant que notre chronique musicale vienne, à son tour, leur rendre compte des détails de ces intéressantes et belles soirées.

Le Village de la Colonne, ou le Mort tue le Vivant.

EXCURSION ET NÉCIT RECEVUE DANS LA Vallée DE MAGLAND.

Le 20 du mois de novembre dernier, par une belle matinée, je partais de Sallanches, en Savoie, pour faire une excursion dans les montagnes qui séparent la vallée de Magland de celle de Sixt et de Tannings. Je me proposais d'entrer par la gorge de Bellegarde, de monter jusqu'à la commune d'Arrache, puis, m'élevant jusqu'au haut de la petite chaîne des Frères, d'en suivre la crête de manière à jour de la vue panoramique depuis le Jura et le Molé jusqu'au Buet et à la chaîne des Fz ; d'aller ensuite jusqu'au lac de Gers et de redescendre le versant opposé pour revenir par le lac de Flaine et le village de la Colonne, course intéressante que font très-peu de voyageurs, parce que la troupe des touristes, en parlant de Genève, ne songe qu'à arriver au plus vite à Chamounix, et s'arrête tout au plus à la grotte de Balme, écarte marquée par les itinéraires à leur admiration. Toute la belle vallée qui s'étend depuis Cluses jusqu'à Servoz n'est pour eux qu'une grande route.

Pour gagner du temps, j'avais pris place dans la voiture qui part tous les matins pour Genève. Au bout d'une petite heure, un peu avant Magland, elle m'arrêtait à un endroit où une lourde construction carrée, pompeusement décorée du nom de château de Bellegarde, s'élève au-dessus de quelques maisons disséminées au bord de la route. Pendant que je descendais de voiture, un des voyageurs me demanda où j'allais. — A la Colonne, lui répondis-je sommairement. — A la Colonne ? Dieu vous garde, en ce cas ! Vous savez que les morts y tuent les vivants. — Le conducteur remonta déjà sur son siège et excitait ses chevaux ; je n'eus pas le temps de demander l'explication de ces paroles bizarres. La voiture s'éloigna, et moi je pris le petit sentier, entre deux murs bas, formés de blocs grossièrement entassés, qui conduisent à ma droite aux habitations. Leur tristesse extérieure semble déjà se mettre en rapport avec la nudité sévère des énormes puits calcaires qui les dominent à peu de distance, et surtout en l'aspect tout à fait sauvage de la gorge étroite, de l'espace à fissure ouverte dans ces parois pour donner passage au torrent, et par où j'allais m'engager pour gagner Arrache. Comme les indications de route qu'on m'avait données étaient très-superficielles, je voulus en prendre de plus directes avant de me jeter à l'aventure. Pour cela, je me dirigeai vers une femme qui, de l'angle d'une maison, me regardait attentivement ; mais, à peine eut-elle deviné mon intention, qu'elle se sauva au plus vite en loitant. Un peu plus loin, un individu, assis sur un banc, se chauffait au soleil ; il me vit passer avec une mine tout à la fois insouciant par rapport à moi, et bête par rapport à lui-même. C'était un crétin de la plus belle espèce ; je me gardai bien de le troubler au milieu de son inertie contemplative. Lorsque j'allais sortir du village, je rencontrai un dernier habitant, un petit homme d'une quarantaine d'années ; je m'adressai à lui : mais il était sourd, et, de plus, il appartenait à cette classe des faibles d'esprit, si nombreuse dans le pays, comme l'atteste la multiplicité des termes en patois savoyard par lesquels on les désigne : *tar-tous*, dénomination ancienne, *tacos* et *dédous*, termes plus modernes,.... ce qui semble indiquer que cette infirmité intellectuelle augmente au lieu de diminuer. — A quelque distance des habitations, vint enfin un être intelligent, un jeune homme à taille élancée et à physiognomie expressive. Il faisait rouler sur la piste du terrain une énorme bille de sapin qu'il retenait en même temps au moyen d'une chaîne de fer mobile autour d'un gros clou de fer implanté dans l'axe du tronc d'arbre ; je m'approchai de lui, il s'arrêta et m'écouta ; mais il hézait à me s'abominable façon qu'il m'est impossible d'extraire le moindre sens de ses hochets inarticulés. Après quelques instants d'attention hivoillante, je lui dis que je venais parfaitement mon chemin, d'après les explications qu'il vient de me donner, et, le remerciant de sa complaisance, je le quittai, aussi peu édifié qu'avant, et bien décidé cette fois à ne plus rien demander à personne, homme ou femme, enfant ou vieillard,

droit ou bancal, et à chercher mon chemin moi-même. Puis, comme j'appartiens à la classe des voyageurs rêveurs, douloureusement affecté par la vue de tous ces disgraciés de la nature, je me demandai quelle loi fatale pesait sur eux. Pourquoi ces aveugles et ces sourds de naissance, ces muets ou ces bêtes ? Pourquoi ces estropiés, ces idiots, ces *tar-tous*, ces *dédous*, et surtout ces *crétins*, êtres bideux et abrutis, monstres hébétés, semblant être l'œuvre informe de quelque génie maladroit et impuissant qui aurait voulu singer Dieu dans la création ? Pourquoi cette dégénération de l'espèce humaine est-elle si répandue ? (Elle s'étend à plus de SEPT MILLE individus dans les États sardes de terre ferme !) Pourquoi se reproduit-elle dans les plus belles vallées du monde, au milieu des magnificences alpêtres, puis les blâmes des villes accrotées de toutes parts, pour admirer la nature dans ses aspects les plus sublimes ? Pourquoi ces malades du ciel sous ces fleurs si purpurées ? Pourquoi ces misères de la Providence vis-à-vis de peuplades laborieuses, simples et profondément religieuses ? Bien entendu, je ne trouvais pas de réponse à ces questions, pas plus que je n'en avais obtenu de ceux que j'avais interrogés sur mon chemin. Ma réverie fut pour résultat de me faire dépasser et laisser beaucoup derrière moi le petit sentier, à moitié caché sous les feuilles mortes, qui devait me conduire à la commune d'Arrache, et de m'égarer vers un des angles perdus de la combe profonde que je venais de traverser, et qu'on nomme le *Creux de l'Arche*. Du fond de cette combe, un sentier rapide, escadant des rochers ombragés de sapins, mène à droite au village de la Colonne, et un second, passant sur la corniche d'un autre rocher plus abrupt encore, et nommé les *Savages*, mène à gauche à la commune d'Arrache. J'étais arrivé, au bout d'un défilé sans issue, à une muraille pétaclénaire d'où tombait un torrent ; je n'avais plus qu'à rebrousser chemin ; c'est ce que je fis. Laisant là mes difficultés avec la Providence, je me mis à chercher les traces du sentier qui m'avaient échappé, et que je retrouvai plus bas.

Ce détour m'avait pris du temps, et je le regrettais, parce que la course que j'avais à faire était longue et que la nuit venait de bonne heure. Aussi, malgré mes mésaventures précédentes et mes serments, je me permis de nouveau de me renseigner auprès du premier indigène que j'aperçus et qui offrit une heure après, quand j'eus contourné le dôme de la montagne dite des *Savages*. Sur la lisière d'un bois de chênes au feuillage jaunissant et caduc, je vis un paysan qui, avec l'aide de sa femme, ramassait les feuilles desséchées pour en renouveler leurs matelas au printemps prochain. Il me fit comprendre combien j'étais exposé à m'égarer en me hasardant seul dans ma longue tournée, à cette époque de la saison où tous les hauts chalets sont déserts. Sur ma demande, il consentit à m'accompagner, chargea son fardeau sur ses épaules et me suivit. Nous arrivâmes bientôt ensemble au village de Pernant, faisant partie de la commune d'Arrache. Je voulais m'y arrêter un instant pour manger. Comme il n'avait rien à m'offrir lui-même, il alla frapper à la porte de plusieurs maisons ; mais les habitants étaient occupés dehors à ramasser du bois ou à descendre le foim des chalets. Enfin, à une dernière habitation, on nous répondit. Un homme, jeune encore, ayant le teint plus pâle et les traits plus délicats qu'on ne les rencontre habituellement parmi ces montagnards, vint au-devant de nous. De larges lunettes ajoutaient encore à son étrangeté.

— Mon Dieu ! me dit-il tristement, nous n'avons rien de bon à offrir aux voyageurs dans nos pauvres montagnes. — Je lui répondis qu'un peu de lait et de pain me suffirait. Mais le lait lui-même n'est pas chose facile à trouver au milieu du jour dans un village de Savoie. Pendant que sa femme sortait pour en aller chercher, je le suis dans une salle basse, obscure, et pleine d'atmosphère épaisse et moite, qui lui servait de chambre à coucher, de cuisine et d'étable. Après m'avoir donné un banc, il s'assit près de la croisée à un établi poudré, où traitaient quelques boites de limes et quelques menus instruments grossiers, avec lesquels il fabriquait des pièces de fine horlogerie, travaillant depuis le matin jusqu'au soir pour gagner vingt à vingt-cinq sous. Autrement, le même travail produisait des journées de quatre à cinq francs. Si quelque voyageur atterré traversait par hasard la vallée de Magland pendant la nuit, il peut apercevoir des lumières dispersées çà et là à tous les étages de la vallée ; il croira peut-être que ce sont des veillées joyeuses : ce sont de laborieux artisans courbés, pour un modique salaire, sur leur établi, depuis le matin cinq heures jusqu'à onze heures du soir.

Ses récits et ses plaintes furent interrompus par la brusque entrée d'une jolie petite fille, frais chérubin aux yeux bleus et à la blonde chevelure. Une attache de son soutien s'était brisée, et elle venait prier son père de la raccommoder. — Ah ! mon Dieu, comment faire, ma chère petite fille ? dit l'artisan mélancolique, à qui tout semblait un obstacle insurmontable ; ta maman est sortie. Voyons, cependant, je vais essayer. — Il prit un poinçon, perça un trou dans la patte, et y engagea le cordon de cuir. Durant cette opération, l'enfant me regardait avec une insouciance de son âge. — C'est notre petite bergère, dit un l'empressant avec tendresse l'horloger, à qui je faisais compliment de la jolie figure de cette enfant ; elle garde déjà nos chèvres dans la montagne. Elle serait assez gentille si elle était bien habillée ; mais on n'a que des habits grossiers dans nos *pauvres montagnes*. — A voir en effet cette charmante petite fleur égarée au milieu de cette rude nature, je regrettais pour elle l'absence des soins assidus, de cette coquette maternelle, qui chève au milieu de l'opulence la gentillesse des jeunes enfants. Mais son air de bonne santé et de gaieté démentait suffisamment mes regrets. En s'en allant, elle fit une provocation enfantine à un vieillard assis auprès d'un poêle en fonte au fond de la chambre. Celui-ci lui sourit affectueusement, et reprit aussitôt l'air de profonde tristesse et d'hébété où il semblait absorbé. De son côté, l'horloger

retourna avec un soupir à son travail, et me parla de son intention de venir à Paris pour y chercher un salaire plus élevé. Je lui dis que le moment ne me semblait pas favorable, et que, si je n'avais jamais eu de cesse de se séparer de sa famille, il ferait mieux d'attendre que la nouvelle situation politique de la France fut affermie. Cela l'amena à me faire des questions sur les hommes et sur les choses, dont il n'avait que des notions confuses et arriérées. Je lui appris que tel individu, qu'il croyait enroué, était en exil ; que tel autre, qu'il croyait destiné à être un jour nommé président, était mort. ... Entendant cela, le vieillard se leva brusquement, et étendant la main vers nous : — Oui, il est mort ! s'écria-t-il d'une voix vibrante et animée par la colère ; mais le mort a-tu le vivant ; l'assassin a-t-il l'assassin dans le creux. — L'horloger parut ne faire aucune attention à ces paroles ; mais, se tournant vers moi, il me fit signe que le vieillard avait l'esprit dérangé. Cependant, dans ce langage intelligible pour moi, se retrouvaient ces mots mystérieux que j'avais entendus le matin. J'allais en demander l'explication à l'horloger ; mais il était écrié que ce jour-là je ne pourrais pas réussir à avoir de réponse à mes questions. La femme entra avec le lait qu'elle avait enfin réussi à se procurer. Antoine Rédet, mon guide, l'accompagna ; il avait fait toilette, et était armé d'une carabine, en cas de rencontre de chamois pendant notre course. Leur arrivée fit diversion. Rédet, qui a de l'entraînement, se mit à jaser. Je me hâtai de déjeuner. Quant au vieillard, il s'était rassis, et il était retombé dans son immobilité première. Bientôt je pris congé de mes hôtes, et, leur payant ma tasse de lait en prince russe, je me éloignai chargé de leurs bénédictions.

Dans une course alpestre, ce que l'on s'attend le moins à trouver, c'est le fantastique et le mystérieux. Si ce n'est le récit des dangers courus par de hardis chasseurs de chamois ; celui de quelque montagnard enseveli sous une avalanche, ou ayant péri dans un coin ignoré de glacier en allant chercher des cristaux, ou, ainsi que le vieux Jacques Balmat, en quête d'un maigre filon d'or, il semble qu'au milieu de ces populations exclusivement occupées de vaches, de chèvres et de moutons, de lait, de beurre et de fromage, on ne doive entendre que des idylles, et qu'il n'y ait pas de place pour une histoire d'énigme, au milieu de toutes ces bucoliques. Cependant, quelque esprit fort qu'on soit, quand on a un homme, qui vous a paru de bon sens, vous dit que vous allez à un village où les morts tuent les vivants ; quand, deux heures après, dans un autre endroit, un fof vous récite exactement les mêmes paroles, cette coïncidence est faite pour exciter la curiosité. Aussi, sans plus tarder, j'en tâtai à ce sujet la conversation avec Antoine Rédet. — Il semble, lui dis-je, que ce petit coin de vallée soit sévèrement éprouvé par la Providence, car j'y rencontre toutes les infirmités réunies. En bas, à Bellegarde, je n'ai vu que des estropiés, des muets, des sourds et des idiots ; il ne me manque plus que de rencontrer un fou comme ce vieillard de chez l'horloger. Mais ce qui m'a le plus étonné, c'est que les seuls mots qu'il ait prononcés soient justement la répétition de ce que j'ai entendu dire ce matin à un voyageur :

— A la Colonne, les morts tuent les vivants. — Pouviez-vous m'expliquer ce que signifient ces singulières paroles ? — Il est vrai, répondit Rédet, qu'il y a dans nos montagnes beaucoup de pauvres allégés d'esprit et de corps. Quels sont les desseins de Dieu sur eux ? je l'ignore et je ne crois pas qu'il soit donné à l'homme de savoir jamais les secrets de sa colère ou de sa miséricorde. Mais ces infirmes dont vous parlez ne viennent pas toutes de Dieu. Quelques-unes proviennent de la mélanclé des hommes. Ainsi le vieillard que vous venez de voir est devenu fou par chagrin, et par fait d'un bien malin plaisir, y a-t-il un Dieu au pied du reste. Les paroles qui vous étonnent et rapportées à un grand malheur qui lui est arrivé il y a deux ans. Mais c'est une longue histoire ; et cela fatiguerait de raconter des histoires en histoire. Ce soir nous aurons une heure et demie de chemin à faire en plaine, à nuit fermée, car au si-bien je vous accompagnerai jusqu'à Sallanches pour être demain matin au marché ; je vous raconterai cela alors, et vous vous y intéresserez davantage, parce que vous aurez vu les lieux où se sont passés les événements dont j'ai à vous parler. — J'acceptai l'arrangement ; ma curiosité ne devait pas se montrer trop exigeante, elle s'était continuellement brisée depuis le matin contre des obstacles opiniâtres ; il ne s'agissait plus que d'un ajournement : la situation s'améliorait évidemment. D'ailleurs j'étais pour le moment plus occupé des beaux spectacles qui s'offraient à moi que curieux de tristes histoires.

Après une courte montée, nous avions atteint le haut de la chaîne des Frères, d'où on a une belle vue sur les vallées de Tannings et de Sixt. De là, nous suivîmes, en la remontant, la crête de cette chaîne, qui va s'élevant dans la direction du Buet. A mesure que l'on s'élevait, on traverse à leur origine plusieurs vallées latérales, descendant à droite sur la vallée de Magland, et à gauche sur celle de Sixt. Le contrefort opposé à celui par lequel j'étais monté depuis le village de Pernant est nommé, par les gens de la vallée, le *pas de Grant* ; il est couvert de petits chalets et de peuplé de bisons ; il sépare cette première vallée d'une seconde, dite les *fonds de Léron*. Une troisième vallée, s'ouvrant toujours à droite, est celle de *Vernant*, dont le fond est occupé par un petit lac sans contour apparent. Les hauteurs des Frères qui dominent Vernant ont en cet endroit un aspect singulier. Les gazons de ces prairies élevées forment une multitude de petites arondelles auxquelles on a donné le nom de *têtes de morts*. Pres de là est un précipice ayant acquis une triste célébrité, et dont nous aurons occasion de parler tout à l'heure. Après nous être avancés encore quelque temps, nous descendîmes à gauche visiter le lac de Gers ; puis, remontant de là jusqu'au point tout à fait culminant des Frères, nous redescendîmes, par une quatrième vallée, sur le versant opposé, jusqu'au petit lac de Flaine, si pittoresquement encaissé au pied de hautes montagnes, et coté

N'ayant aussi qu'un écoulement souterrain, qui, suivant de Saussure, irait aboutir près de Maglad. Trois quarts d'heure après, nous arrivions plus bas au village de la Colonne; prenant de là un sentier qui serpente à travers des sapins, sur les flancs d'un rocher abrupt, nous arrivions à la nuit au Creux de l'arche, dans une direction opposée à celle où je l'avais traversé le matin. Bientôt après nous sortions par le trou de Bellegarde, et nous gagnâmes la grande route. C'est alors que Rêdet me fit, comme il me l'avait promis, le récit suivant.

(La suite au prochain numéro.)

A.-J. D.

L'Imam de Mascate et les révoltés de Siou.

« Dans notre numéro du 8 septembre 1849 nous avions eu l'occasion de rectifier certains détails empruntés aux récits exagérés de HADJI DERWICH, ce prétendu envoyé de L'IMAM DE MASCATÉ, sur la puissance de son maître; nous eûmes à cette époque occasion de parler d'une petite ville, de Siou, qui a tenu en échec pendant six ans les forces, présentées comme si redoutables, de L'IMAM DE MASCATÉ : ce que l'on va lire est le récit détaillé de cette guerre. »

Siou est une ville assez importante, située à quelques lieues dans l'ouest de Patta; bâtie par les anciens rois souahélis, et fortifiée d'après le système arabe, cette ville est entourée d'une muraille sans terre-plein, flanquée à de courts intervalles par des tours carrées et crénelées, et n'a ni fossés ni ouvrages extérieurs. La muraille a de trois à quatre pieds d'épaisseur au plus.

Depuis longtemps la race noire a prévalu sur la race arabe, et peu à peu cette colonie de Souahélis est devenue une ville africaine. SEYED-SAÏD y entretenait une petite garnison de BELOUENSIS et un gouverneur. A la suite de très-longues querelles et d'une série de griefs plus ou moins légitimes, les habitants de Siou se révoltèrent en 1841-42 contre le gouverneur de Seyed-Saïd, le massacrèrent ainsi que la partie de la garnison qui essaya de défendre son chef, et, réduits désormais à vivre indépendants, choisirent pour leur sultan un des leurs, qui s'était distingué par son ardeur au conseil et par l'habileté de ses vues.

BOUENA-MATAKA, ce sultan indigène dont le nom sonne si mal aux oreilles de Seyed-Saïd, était un gros mulâtre de race *mi-galla, mi-souahéli*; court, trapu, ventre, joflun, obèse, peu propre à devenir l'héctor de cette nouvelle lion, aussi ce n'était point là le rôle qu'il avait choisi.

Ce gros homme n'avait nulle prétention à la gloire d'un soldat, mais il voulut être général sans avoir jamais fait la guerre, et y réussit au delà de toutes les espérances. S'attendant à une prochaine attaque de l'IMAM irrité du massacre de ses soldats, il fit activement travailler à réparer la muraille qui tombait en bias de endroits. Chaque habitant fut invité à se munir de fusils, de poudre, et c. Les armes de la garnison, et quelques barils de poudre trouvés chez le gouverneur, formèrent le noyau d'un arsenal qui ne tarda pas à être très-bien fourni. Lorsque le matériel fut sur un pied respectable, BOUENA-MATAKA se chargea de l'instruction du personnel. Tous les jours, devant la porte de la ville, les guerriers se rassemblaient et apprenaient à manœuvrer leurs fusils, leurs sagaves, leurs arcs, leurs casse-têtes; venaient ensuite les sauts, les courses, les ruses à employer; chacun apportait le tribut de son expérience de chasseur, ou de son imagination guerrière.

L'attaque prévue ne se fit pas attendre : c'était une fête à Zanguebar et sur toute la côte, que le moment de la levée de bouchers contre les révoltés de Siou; les volontaires fourmillaient; et fut obligé de faire un choix parmi les plus braves. ABDALLAH-BEN-SEÏF, gouverneur de MOMBAS, fut chargé de commander l'expédition. L'armée embarquée sur un grand nombre de *daves*, se réunit à MOMBAS, et en partit pleine d'ardeur et d'impatience. Les jeunes Arabes et Souahélis se partageaient déjà le butin, et, dans leur brillant langage, décrivaient d'avance la punition exemplaire qui allait frapper ces coquins de nègres, ces KAFFERS d'esclaves révoltés. Montée sur ce ton, la flotte mouilla à quelques milles de PATA, et le même jour tous les guerriers étaient à terre, brûlants d'impatience d'escalader ces viles murailles, et d'enchaîner ces troupeaux d'esclaves qu'ils s'imaginaient déjà partagés.

BOUENA-MATAKA n'était pas oisif pendant ce temps-là. Il fit embusquer quelques centaines de ses plus déterminés tireurs dans un marais situé sur la route qui conduisait à la mer, et dont tous les endroits praticables avaient été explorés depuis longtemps, dans la prévision de cette attaque. La troupe postée dans ce marais reçut l'ordre de se cacher avec soin, et de ne fondre sur les gens de SEYED-SAÏD que lorsqu'ils seraient déjà mis en désordre par l'attaque en tête. Un certain nombre de *Gallas*, armés de leurs redoutables lances, s'était joint à l'embuscade du marais, et leurs yeux perçants suivaient dans l'obscurité les moindres mouvements des gens de ZANGUEBAR. Les Arabes, comme pour favoriser ce plan de BOUENA-MATAKA, avaient pris la résolution d'attaquer la ville pendant la nuit, comptant probablement, si grand était leur aveuglement! qu'ils surprendraient les habitants dans le sommeil. L'armée de l'IMAM se mit donc en marche à la chute du jour, et, sans observer aucun ordre, s'avancèrent vers la ville; chacun groupait autour de lui ses amis, ses esclaves, et chaque groupe s'en allait sans s'occuper des autres. On ne supposait pas qu'il fut nécessaire de se tenir sur ses gardes avant d'être en vue de la ville. Chacun marchait, causant avec son voisin, et chaque individu marchant de l'armée faisait son plan d'attaque. Le plus humble de l'armée avait à raconter quelque exploit de son père, ou tout au moins de ses ancêtres, et, à ce propos, revenait à chaque instant quelque épisode des longues et terribles guerres du

grand SEYED-SAÏF contre les WHAHABIS, ou des expéditions non moins fameuses de SEYED-SAÏD contre les pirates de RAZ-UL-KIMA. A ce propos on citait une foule de traits de la plus brillante valeur, qui avaient signalé la jeunesse de l'imam actuel, et tous regrettaient de ne être pas dirigés par le vieux sultan dont l'expérience aurait pu leur être très-utile.

Effectivement, il aurait fallu pour conduire une troupe aussi indisciplinée un homme plus habile qu'ABDALLAH-BEN-SEÏF, ou plutôt il aurait fallu un grand nombre de petits chefs comme Abdallah, sous les ordres d'un homme habilité à la guerre comme l'est SEYED-SAÏD. Arrivée à quelques portées de fusil de la ville, la colonne fut assaillie en tête par un nuée de noirs sortis de Siou, pour attendre l'ennemi. Un feu terrible, partant à la fois de tous les points d'un vaste demi-cercle couvert de broussailles épineuses, jeta un grand désordre parmi les gens de SEYED-SAÏD, qui tournèrent les talons et virent jetter l'épouvante dans les gros des combattants, ignorant encore ce que signifiait cette fusillade. A ce moment les tireurs embusqués dans les marais ouvrirent leur feu sur les flancs des Arabes, et presque en même temps les terribles *Gallas*, armés de leurs redoutables lances et de leurs coutres, fondirent au milieu des fuyards, tuant tout ce qu'ils rencontraient. La déroute fut complète. Les gens de Zanguebar se tuaient entre eux, se prenant les uns les autres pour ces ennemis invisibles qui les décimaient. Pour expliquer ce dernier fait, il faut savoir que pour cette embuscade, et afin de mieux se reconnaître entre eux, les gens de Siou, tous noirs africains, n'avaient conservé d'autre vêtement qu'un morceau de coton bleu autour des reins, tandis que les guerriers de SEYED-SAÏD avaient des turbans de couleurs éclatantes et des *canecous blancs*. Les gens de Siou étaient sans pitié; ils tuaient tout ce qu'ils rencontraient. Les *Gallas* surtout, ces féroces auxiliaires de BOUENA-MATAKA, firent une ample moisson de ces horribles trophées, si recherchés chez toutes les races ABYSSINIENNES. Dans cette nuit terrible ZANGUEBAR perdit un millier de ses enfants. Le reste de l'armée d'invasion regagna découragé les *daves*, mouillés près de PATA, et fut amené successivement à toutes les villes de la côte l'insuccès des armes de SEYED-SAÏD. Une deuxième expédition essaya le même sort: enfin l'IMAM se mit lui-même à la tête d'une troisième expédition plus formidable que les deux autres.

SEYED-SAÏD bouillait d'impatience, il ne voulait entendre parler d'aucun délai; quoique basardant un conseil de prudence étai aussitôt luxé de lâcheté. ABDALLAH-BEN-SEÏF, qui une première leçon avait rendu circonspect, essaya de faire différer l'attaque, en disant qu'il serait sage de faire éclairer la route que devait suivre l'armée. SEYED-SAÏD lui répondit aigrement qu'il ne s'étonnait pas si ses braves BEDOUÏS avaient eu le dessous deux fois, lorsqu'ils étaient conduits par des hommes bons tout au plus à se tenir dans un HAREM, au pied de ses SERAYES. « C'est bien, dit ABDALLAH, commandez, SAÏD! Nous irons où vous voudrez; mais je » vous annonce que vos gens seront tous sans gloire et sans » profit pour vous. » ABDALLAH était parent et compagnon d'enfance de l'IMAM; lui seul dans l'armée avait du droit et le courage de tenir un langage pareil. Les autres se soumettaient, et les complaisants enchaînant sur l'impatience de Seyed-Saïd, lui conseillèrent de faire partir l'armée à l'instant même. Il était midi à ce moment. L'IMAM invoqua en présence des siens la protection de Dieu et du Prophète sur ses armes. Il maudit trois fois les KAFFERS (nègres, impurs, maudits) de Siou. Puis, tout le monde répéta à la fois et à plusieurs reprises la formule sacrée : « DIEU EST LE SEUL DIEU: MOHAMMED EST SON ENVOYÉ, » la marche commença: marche pénible s'il en fut jamais, à travers ces dunes de sable, ces flaques d'eau, ces broussailles impenetrables. L'artillerie marchait en tête, comme dans la dernière expédition; elle était escortée de trois cents des plus ardents et des plus braves. Le gros de l'armée suivait pas à pas les progrès de l'artillerie que l'on mettait prudemment en avant, sans doute pour effrayer BOUENA-MATAKA et les siens. On faisait de nombreuses poses pour laisser avancer les pièces. ABDALLAH-BEN-SEÏF s'était mis en personne à la tête de l'avant-garde, et stimulait si bien l'ardeur des canonniers et de l'escorte qu'en peu de temps, favorisés par un terrain un peu moins hérissé de difficultés, ils se trouvèrent à plus d'un mille en avant du gros de la troupe. Au reste, chacun marchait à la débânde, et sans suivre d'autre direction que son instinct ou son goût pour tel ou tel personnage marquant. Les chefs auraient cependant dû connaître leurs soldats, ces bruyants écumeurs du métier de la guerre, que quelques coups de fusil bien ajustés suffisaient pour faire passer du plus turbulent enthousiasme à la terreur la plus complète. L'IMAM, qui avait quelque expérience de la guerre sérieuse, essaya de donner quelques ordres; on ne l'écouta pas. Voyant cela, il voulut se mettre à la tête des assaillants. Ce fut l'occasion pour un grand nombre *des plus braves* de ne pas suivre leurs compagnons. Ils se virent obligés de fuir près de leur sultan, pour contenir cette ardeur guerrière qui aurait pu compromettre une tête si chère.

SEYED-SAÏD, comme un autre grand guerrier, maudissant sa grandeur qui l'enchaîne au rivage, vit disparaître derrière les dunes de sable les derniers groupes de ses soldats, et se résignant avec peine à cette position nécessaire par un grand âge, attendit palpitant les premières nouvelles du combat. Vers cinq heures du soir, l'artillerie, très-doinée, comme je l'ai dit du gros de l'armée, s'engageait dans cette gorge étroite, bordée d'un côté par un marais et de l'autre par un taillis infranchissable. Ce lieu avait déjà vu deux fois la victoire des gens de Siou. Cette troisième fois, sans s'être donné la peine de varier leur stratagème, ils fondirent encore sur les canonniers et sur ceux qui les escortaient, et en firent un massacre horrible. Peu d'entre eux purent se sauver, et vinrent apporter au gros de l'armée cette nouvelle épouvantable : Les canons sont pris! Ce fut le signal d'une débâcle affreuse; il n'y eut plus de résistance. Cette armée de six à

sept mille hommes se savait sans songer à se défendre. Les gens de Siou, pé-né-trant sur les fuyards, tuaient sans obstacle et choisissaient leurs victimes. Il ne vint jamais à l'idée des guerriers de Zanguebar de se retourner et de compter leurs ennemis. La seule idée était de se réfugier à bord des navires; chacun semblait préoccupé de soustraire aux *GALLAS* les sauvages trophées, objet de leur convoitise. Fort heureusement on était à l'époque de la nouvelle lune, et la nuit noire favorisait la fuite d'un grand nombre. Cette soirée funeste vit beaucoup d'épisodes où le grotesque le dispute au terrible. Le fidaï HAMMIS-OTANI, plus intrépide au BARZA (conseil) qu'au combat; et son maître, le sage et noble SAÏD-SELIMAN, s'étaient arrêtés avec un groupe attaché aux pas de ce illustre chef, pour prendre haleine, et aussi, probablement, pour attendre l'effet de l'artillerie sur les insurgés. SAÏD-SELIMAN était descendu de cheval, et faisait sa prière dans le moment où ce terrible cri se sauve qui peut se fit entendre à eux. Le vieux et dévot gouverneur continua sa prière, au grand déplaisir de HAMMIS-OTANI, qui était obligé de l'imiter. A ce moment un des neveux de SAÏD-SELIMAN, jugeant qu'il était convenable d'aller au plus vite porter à l'IMAM la nouvelle de la prise de ses canons, sauta sur le cheval de son oncle et se sauva au galop vers les vaisseaux.

Sa prière finie, SAÏD-SELIMAN chercha son cheval et ne le trouva plus : « J'aurais aussi bien que mon neveu porté cette nouvelle à notre maître, » dit avec beaucoup de calme le vieux SELIMAN. « C'est bien ! avec la volonté de Dieu j'irai à pied, puisqu'on m'a pris mon cheval. » Les fuyards, mêlés aux vainqueurs ivres de carnage, couvraient déjà les dunes voisines. « Il faut courir, seigneur, ou nous allons être tués, » s'écrie HAMMIS relevant son *canecou* et roulant son turban autour de ses reins. — « Tu en parles à ton aise, lui répondit SELIMAN, tu es vigoureux, cois si tu veux; pour moi, je suis vieux, il m'est impossible d'aller plus vite qu'à l'ordinaire. » La position était critique; derrière les fuyards on apercevait une nuée de nègres coupant les têtes à qui mieux mieux. SAÏD-SELIMAN marcha quelques centaines de pas sans y mettre plus d'action que dans les circonstances les plus ordinaires de la vie; enfin un SOUADELI passant à cheval le reconnut, le prit en croupe et le ramena sain et sauf aux navires. Dès que HAMMIS-OTANI se vit déchargé du dangereux honneur d'escorter son maître, il songea à se débarrasser au plus vite aux dangers qui le menaçaient. Continu à courir au milieu de cette débânde générale lui paraissait assez peu raisonnable; les balles se croisaient en tous sens, et pour être loin des *Gallas* et des gens de Siou on n'était pas plus en sûreté. Un gros buisson bien touffu forma un dôme épais de verdure et d'épines, sous lequel, à l'abri de toute recherche, plusieurs hommes auraient pu trouver un refuge; HAMMIS connaissait ces buissons et l'usage qu'on en peut faire; il se laisse tomber; ceux qui passent près de lui le croient mort, et il ne vient à personne l'idée de le suivre dans sa retraite; alors il se glisse sous le buisson tuteurai, s'y blottit, comprime les battements de son cœur et retient sa respiration de peur d'être entendu. Dans ce réduit le pauvre HAMMIS-OTANI fut de bien cruels moments d'angoisse; de tous côtés il voyait les gens de BOUENA-MATAKA ruisselets de sang et chargés de butin, à tous moments il se croyait découvert et voyait se diriger vers son buisson protecteur un de ces farouches vainqueurs. HAMMIS, qui pourtant n'est pas brave, eut un moment une velléité de sortir de cette position cruelle et de se frayer un passage ou de vendre chèrement sa vie. Mais quelque nouvelle tête qu'il voyait tomber dans son voisinage sous le coutelas des vainqueurs calaient cette fièvre guerrière, et HAMMIS se rappelait de ses vieux jours son toit de verdure. Soudain une distraction s'offrit à ses espérances. A quelques pas de lui, sous un buisson semblable au sien, il aperçut un autre guerrier de Zanguebar qui, comme lui, s'est décidé à attendre la nuit pour regagner le mouillage des navires du l'Imam. Enchanté de trouver un compagnon d'infortune et de savoir par lui des détails sur une affaire à laquelle il ne comprend rien, HAMMIS s'efforce d'attirer l'attention et les regards de son voisin qui lui tourne le dos. HAMMIS touche, lance de petits graviers et s'aventure à l'appeler à demi-voix; à ce bruit, le pauvre malheureux sort de dessous son buisson, et, se croyant découvert, se sauve dans la plaine; HAMMIS le suit des yeux, et au bout de quelques instants le voit poursuivre, saisi et décapité par quelques-uns des implacables soldats de BOUENA-MATAKA. Ce triste spectacle tempéra un peu l'ardeur causeuse de HAMMIS-OTANI, qui se tint coi jusqu'à l'instant où la nuit fut bien obscure; et à ce moment, moitié rampant, moitié rampant, mort de frayeur, de faim et de soif, il résistait, après plusieurs heures de fatigue, à regagner le bord de la mer.

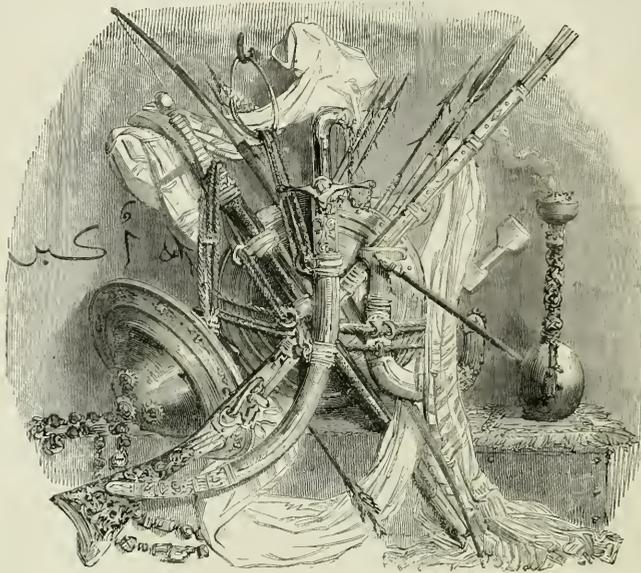
Un autre pauvre diable de Zanguebar, se voyant découvert par quelques hommes de Siou acharnés au carnage, essaya d'une ruse malheureusement infructueuse. Les gens de Siou sont musulmans comme ceux de Zanguebar; le pauvre *Arabe* crut qu'un fidaï croyant ferait grâce à un homme en prières; il étendit donc son turban à terre pour s'en faire un tapis, et s'accroupissant sur ses talons, il se mit à psalmodier, avec une ferveur de commande, les versets de la prière vénérée des musulmans, tout en épiant du coin de l'œil la course des vainqueurs. Le dénoûment de cette petite comédie ne se fit pas attendre : les gens de Siou eurent bientôt remarqué ce dévot personnage; trois ou quatre coururent sur lui, et l'un des noirs lui dit en ricanant : *Ha! tu pries! il fallait donc rester chez toi pour prier à ton aise!* et chacun lui ayant lancé quelques apostrophes du même genre, un des vainqueurs lui enfouça sa sagaye dans la poitrine pendant qu'un autre lui fendait la tête d'un coup de sabre. La nuit mit un terme au carnage, BOUENA-MATAKA fit prudemment rentrer ses gens et laissa seulement quelques troupes de *GALLAS* pour parcourir la plaine et tuer les traînards. Pendant toute la nuit les fuyards arrivèrent au bivouac improvisé en face des navires. Beaucoup des plus prudentes n'y croyant pas en sûreté se réfugièrent à bord. Un forçat

aussi SEYED-SAÏD à s'embarquer sur la *Sultane*; le vieux Imam, farieux et honteux, au lieu d'une armée fanfaronne et bavarde qu'il avait la veille sous les yeux, ne voyait plus qu'un amas d'individus à demi vêtus, désarmés et démoralisés. « Ou sont mes canons et mes fusils, coquins que vous êtes? — Hélas, seigneur! les *Kaffirs* de Siou nous les ont pris; ils étaient cent contre un : nous nous sommes longtemps défendus, mais le nombre est plus fort que le courage. HAMMIS-OTANI arriva sans armes comme les autres, et voulut crier bien plus haut que ses camarades et faire le brave; une clameur immense couvrit sa voix; on prétendit même, quoique à tort, que c'était lui qui avait donné le signal de la déroute. Hammis étant né à Lamô, on lui trouva aussitôt des amis à Siou, il était évidemment leur complice, on cria HANO SUR LE BAUTER! Aussi bien Seyed-Saïd éprouvait le besoin de décharger sa fureur sur quelqu'un. Il fit saisir Hammis et le bâtonner sans pitié. Le confident de Saïd-Seliman porta la peine de sa mauvaise réputation; il reçut un châtimement qu'il n'avait pas mérité ce jour-là. Mais en le condamnant, L'ISAM pensait peut-être comme le singe de LA FONTAINE.

Qu'en concluant à l'été et à l'automne, on ne saurait manquer, condamnant un pécheur.

Si Hammis ne fut pas distingué ce jour-là pour sa bravoure, au moins donna-t-il l'exemple d'une grande soumission à son chef, en surmontant l'instinct de la conservation si développé chez lui, et en continuant à prêter ou au moins à en faire le simulacre au milieu de la déroute générale.

Le lendemain Seyed-Saïd put se rendre compte de ses pertes : trois canonnières turcs survivaient seuls à leurs compagnons qui avaient succombé en vendant chèrement leur vie. Sur trois cents beloudchis, une cinquantaine seulement étaient encore en vie. Les Bedouins qui ne connaissaient pas le pays et s'étaient égarés dans leur fuite avaient été cruellement décimés. Le gouverneur de Mombasa avait été tué sur un canon qu'il s'obstina à défendre seul contre tous. Beaucoup de principaux chefs souhélis avaient trouvé la mort dans cette affaire. On regretta surtout Saïd ben Nassor, gouverneur de Lamô, qui avait vainement essayé de faire



Armes des Souhélis.

entendre ses conseils sur la manière d'attaquer la ville; voyant qu'on n'écoutait pas ses sages avis, il aurait pu s'abstenir de prendre part à l'expédition, il préféra marcher à la tête des siens, et lut un des plus intrépides lorsqu'il fallut se dévouer pour arrêter les progrès des vainqueurs. Abandonné des siens, il fut tué et décapité. Pres de mille de ces guerriers, la veille si confiants, manquaient à l'appel du lendemain; un pareil nombre était blessé. Presque tout le monde était désarmé. Seyed-Saïd y fit des pertes énormes de matériel. Tous les fusils qu'il avait confiés à ses volontaires allèrent, avec ses huit canons et une grande quantité de munitions, enrichir l'arsenal de BOUENA-MATAKA. On ne s'occupa plus que d'embarquer les blessés et de partir au plus vite de cette terre maudite (septembre 1843).

une nouvelle et terrible expédition pour la mousson de 1849, qu'une députation des anciens de Siou venait d'arriver par ce même *daw*, avec la mission bien connue de tout le monde de traiter de la soumission définitive de cette ville rebelle. Beaucoup des politiques de Zanguebar assuraient que cette députation était encore une mystification du genre de celle préparée par BOUENA-MATAKA lorsqu'il envoya son fils vers L'ISAM. Hammis-Otani assure qu'on ne viendra à bout de Siou que par le canon, mais il ajoute prudemment : « Pour quant à moi, je n'irai plus faire la guerre à ces coquins. »

Il est probable que SEYED-SAÏD ne verra pas de si tôt le rétablissement à Siou d'un pouvoir abhorré sur toute cette portion de la côte orientale d'Afrique, et je crois que Patta et Lamô n'hésiteraient pas à se joindre



Souhéli en voyage.



Bouena Mataka, chef de Siou.

aux anciens sujets de BOUENA-MATAKA s'ils ne craignaient les navires de Seyed-Saïd; mais il est démontré que dès que l'Imam sera obligé d'avoir recours à une expédition par terre, ses soldats seront toujours battus par les natifs.

Bouena-Mataka est mort à l'âge de cinquante-cinq ans; il s'est trouvé à la tête de cette insurrection plutôt cause de son esprit habile qu'à cause de ses talents militaires, car jamais il ne s'est mêlé aux combats soutenus par ses compatriotes contre les gens de Seyed-Saïd, autrement que par des conseils et des instructions donnés la veille. BOUENA-MATAKA n'était pas construit comme doit l'être un guerrier; il était excessivement gras, ses mains potelées avaient de la peine à se croiser sur son ventre énorme; il devait le développement remarquable de son abdomen à l'immense quantité de lait de coco et de vin de palmier qu'il buvait chaque jour. Cette obésité est du reste très-commune chez tous les SOUABELIS du territoire de LAMÔ, qui, adonnés avec

frénésie à l'usage de ces deux boissons, sont ordinairement atteints dès l'âge de trente ans de cette quasi-infirmité. Une des occupations favorites des gens de Lamô et des villes voisines est de se rassembler après la sieste et de lutter de vivacité pour dépouiller, ouvrir et avaler des cocos frais. Le soir, vient le tour des exercices du même genre sur le vin de palmier. Celui qui réussit à en avaler la plus grande quantité jouit parmi ses compatriotes d'une gloire avidement recherchée. BOUENA-MATAKA était passé maître en ce



Belouchis, guerriers de l'Imam de Mascate.

genre, et la brillante réputation qu'il avait obtenue comme buveur de lait de coco contribua peut-être à fixer sur lui l'attention des insurgés de Siou. Dans les moments de calme BOUENA-MATAKA joignait aux exercices bachiques une autre occupation aussi humble que peu productive; on le voyait ordinairement accroupi à sa porte, tressant cette paille grossière qui sert à la confection de ces sacs de nattes connus dans le pays sous le nom de *makanda*, ou bien il se promenait par la ville, s'arrêtant à toutes les portes pour dire un mot d'ami-

sa maison, une valeur de mille piastres quand il mourut.

La mort de ce chef habile causa à Zanguebar une explosion générale de la plus indécente joie. SEYED-SAÏD et les siens considérèrent l'affaire comme terminée: ils se sont trompés. Tout prouve que dans les derniers temps BOUENA-MATAKA n'était pour les siens qu'un auxiliaire très-peu indispensable et que sa mort ne fait mollir en rien la résolution des habitants de Siou de se défendre contre toute tentative de rétablissement de l'autorité de l'Imam.

tié à chacun, et tout en causant il tressait de ses deux bras gros et courts, terminés par deux petites mains qu'il appuyait sur son épigastre, cette même paille destinée plus tard à contenir les récoltes du territoire de Siou. Tels étaient les principaux traits du caractère peu brillant, mais solide, de l'ennemi implacable de SEYED-SAÏD, qui n'eut en réalité d'autre mérite que d'avoir su comprendre et flatter les penchants de ses concitoyens; il sut faire vibrer au moment opportun la corde si puissante de l'amour de la liberté, et parvint à donner de la suite aux idées et aux résolutions de cette population insouillante. Il sut mettre de côté l'amour du gain, cette lèpre des races SOUABELIS et ARABE, qu'il aurait pu si facilement assouvir, soit dans les grands achats d'armes et de munitions qu'il fut chargé de faire, soit en acceptant les offres réitérées qui lui furent faites par les agens de L'IMAM pour l'engager à trahir la cause qu'il avait si chaudement embrassée. BOUENA-MATAKA ne possédait pas, en y comprenant



Défaite de l'armée de Seyed-Saïd par les naturels de Siou.

Physiologies curieuses de l'étranger.

I.

DA GAMA MACHADO.

On ne connaît pas assez en France les travaux de Charles Bonnet sur l'histoire naturelle, surtout son *Traité d'insectologie* qui renferme un chef-d'œuvre : *Observations sur les Pucerons*. Que de dévouement à la science ! quelle curiosité immense pour ces petits êtres qui manquaient de biographies ! Il faut voir le savant suisse, armé de sa loupe, étudiant les sexes des pucerons, décrivant avec sa chaise plume les agaceries du mâle et les coquetteries de la puceronne. Lorsqu'un jour il s'aperçoit qu'une classe bizarre de ces insectes accomplit tout à la fois les travaux de paternité et de maternité, aussitôt Bonnet s'empare de ce puceron étrange et l'isole ; il le met pour ainsi dire dans une prison cellulaire de verre, afin de l'éloigner de ses frères et sœurs. Le savant inquiet ne bouge plus de sa chambre ; il ne quitte pas une minute sa loupe et la cloche de verre qui renferme le puceron hermaphrodite. Lui seul, Bonnet se relève toutes les heures, craignant qu'un insecte de la même famille ne se soit introduit frauduleusement dans la prison de verre destinée à constater un enfantement important pour la science.

Enfin, la chose est certaine : le puceron engendre lui-même sans coopération étrangère. Bonnet désormais veut suivre la destinée de ce petit insecte nouveau-né. Il l'arrache des bras de son père et mère, et l'isole sous une nouvelle cloche. Il suit ainsi trente générations de pucerons ; et, dressant minute par minute un journal détaillé de leurs actions, de leurs joies et de leurs peines, il tient un registre de la vie et de la mort des pucerons avec le soin qu'on exige d'un employé de la mairie aux états civils.

Et il ne faut pas croire que ces travaux, parce qu'ils traitent d'insectes minuscules, soient à l'histoire naturelle ce que la miniature est à la peinture à l'huile. Sans ces observations, peut-être Bonnet n'arrive-t-il pas à sa *palinodie*. L'histoire des insectes est aussi grand que le reconstruire ses animaux antédiluviens. Dans la science, Bonnet occupe sa place à côté de Cuvier.

Da Gama Machado est un savant de l'école de Bonnet. Comme le Suisse, le Portugais vit entouré d'oiseaux et d'animaux qu'il observe perpétuellement ; on verra comment ont été couronnées ces contemplations.

Je donne d'abord les titres qui sentent son Portugal d'une lieue : « Le commandeur Joseph-Joachim Da Gama Machado, conseiller de légation à Paris, gentilhomme de la Maison royale de S. M. Trés-Fidèle, commandeur de l'Ordre du Christ, membre de l'Académie des sciences de Lisbonne et d'un grand nombre de Sociétés savantes. » Son blason porte cinq haches d'argent sur fond d'azur.

M. de Machado appartient à une famille originaire du Portugal. A huit ans, il fut envoyé à Paris pour faire ses études au collège d'Harcourt, sous la direction de l'abbé Coesnon, à qui plus tard fut confiée l'éducation des enfants de Toussaint Louverture.

M. de Machado fit de longs voyages, et ce n'est qu'à cinquante ans qu'il étudia l'histoire naturelle.

Et, ce qu'il y a de singulier, c'est de voir un grand Portugal, avec des lunettes d'or, fureter sur les quais, et ressemblant, à s'y méprendre, à un simple bourgeois curieux. Plus singulier encore est de trouver au milieu de Paris, en plein quai Voltaire, un homme entouré d'oiseaux et de curiosités de toutes les parties du monde.

Tous les jours, M. de Machado déjeune avec ses animaux. Chaque individu a son langage particulier pour demander le repas.

Si je veux conserver l'amitié de chacun d'eux, me disait le savant, il ne faut jamais les tromper. Le travail du cabinet exige moins de fatigues que la surveillance que réclament mes petits compagnons ; il faut de soins continus pour éloigner d'eux les maladies et pour maintenir la paix dans la petite famille, où l'harmonie, de même que chez nous, ne règne pas toujours.

Ainsi, j'ai vu chez M. de Machado cinq roitelets isolés les uns des autres ; ce qui est nécessaire, car il n'existe même pas d'harmonie entre le mâle et la femelle. Un jour, les roitelets n'ayant pas été séparés, le savant entendit un cri de douleur, suivi d'un chant de joie. Le mâle venait de tuer sa compagne, et il ne manquait pas d'annoncer par un chanson bruyante la victoire qu'il venait de remporter.

Ceci vient, explique M. de Machado, que les ressorts du cerveau des troglodytes sont *montés* sur les batteries.

Depuis six ans un rossignol demande à sortir de la volière, le soir, par un petit cri mêlé d'anxiété. « Il exprime ensuite son contentement par ses manières, un chant gracieux, où l'on reconnaît les accents de sa gratitude. » Quand Gama Machado voyageait, il emmenait avec lui sa perruche favorite, en diligence, en chemin de fer, en bateau à vapeur, en chaise de poste, la perruche ne manqua jamais de demander son déjeuner, par un cri, toujours à la même heure, avec une précision d'horloge de Genève.

Cette perruche est une espèce de veuilleur, de garde-malade intelligent. Si un oiseau s'évanouit subitement, la perruche jette un cri d'alarme pour réclamer du secours.

Un petit sénégal rouge pousse encore plus loin le dévouement : quand un de ses compagnons est malade, il le couvre de foin ; il se tient à la porte, et en défend à coups de bec l'accès aux étrangers. Il a pour ami un autre hengali mâle. Jamais ils ne se quittent ; quoique ayant chacun leur lemello, ils dorment toujours ensemble.

Ces amitiés se voient fréquemment chez les oiseaux. Tout le monde l'a observé chez les hirondelles. Les deux mâles de M. de Machado sont constamment en guerre avec les autres pour leur nid. Ils ont le visage si noir, qu'ils ressemblent à des négroïdes ; et il est important de constater les soins hygiéniques dont les a entourés le savant.

Chaque oiseau a sa baignoire.

Il y a un endroit disposé en salle de bains. A voir toutes les petites baignoires alignées, on se croirait aux bains Vigier. Le matin, les oiseaux arrivent l'un après l'autre et se plongent, sans se tromper, chacun dans sa baignoire. Ils sont pleins de complaisance l'un pour l'autre, s'épluchant, se becquetant comme fait une mère chatte pour son chat. Ils prennent encore un bain le soir, avant de se coucher.

On pense bien que M. de Machado, qui s'occupe ainsi du corps de ses oiseaux, n'a rien négligé pour leur nourriture. C'est là, au contraire, qu'il a porté tous ses soins. J'ai eu soin de copier la formule suivante de cette nourriture : « La pâte se compose de bœuf bouilli, haché très-fin, d'un demi-jaune d'œuf frais, d'un quart de millet mondé et crevé, d'un huitième de chenevis, le tout broyé dans un mortier, sans être mouillé autrement que par l'eau du millet, qui est sulfiteuse pour humecter la totalité de la pâte. Les vers à farine sont également très-propres à la nourriture des roitelets et des rossignols ; il en faut au moins un dans la journée ; il convient peut-être mieux que ce soit le matin. Quand mes oiseaux sont malades, j'ai aussi l'habitude d'introduire un ou deux vers dans la pâte ; elle en devient plus agréable, et ils s'en trouvent mieux. Mais jamais de persil, ainsi qu'on a coutume de le faire ; car je regarde cette plante comme malfaisante, à cause de sa ressemblance avec la ciguë ; et Rousseau confesse qu'il n'a jamais mangé d'omulette qu'avec crainte, tant l'appéhension que le cuisinier avait pu se méprendre était grande chez lui. Cette pâte est plus saine et agréable à l'œil que le cœur de bœuf haché, ce l'on donne ordinairement aux bœufs-fins. »

Feu le marquis de Cussy aurait compris, par l'artistique combinaison des différentes matières qui entrent dans cette pâte, quel intérêt M. de Machado portait à ses animaux.

Et il ne faut pas s'imaginer que le savant ne garde ses animaux et ne les élève qu'en vue d'en tirer des observations. Il les aime et les respecte en homme santé autant qu'en maladie. Ainsi, il était un sanseigneur hardi, plein de familiarité, qui, sans se gêner, prenait un fort haut avec son maître. M. de Machado était torré en rentrant de causer avec lui, autrement le sanseigneur n'aurait pas laissé le savant tranquille. Il parlait aussi clairement que le perroquet, chantait et sifflait quasi comme un rossignol. A toute heure de la nuit, quand son maître l'appelait, il répondait par un air de vau-de-vie. C'était l'oiseau le plus guilleret qui put se voir ; grand causeur et grand chanteur. Il vécut plusieurs années sans manger de viande ; il était seulement friand des mouches et des insectes. Mais quand l'âge vint l'affaiblir, le sanseigneur fut mis à la pâte ci-dessus.

Je vais laisser expliquer à M. de Machado comment il adoucit les derniers moments d'un sanseigneur gouteux, âgé de 45 ans, qui ne pouvait plus percher.

« Les animaux sont sujets aux mêmes maladies que nous. Les rhumes, les affections de la peau, les maux de tête, les obstructions, la phthisie, la diarrhée avec ses douleurs déchirantes, l'enfance avec ses maladies, la première mue, correspondant à notre première dentition et dangereuse comme elle, un dépérissement graduel, les convulsions qui accompagnent nos derniers moments, une lente agonie, enfin, ce retour trompeur et fugitif à la santé qui précède souvent la mort : tout ce cortège de maux s'observe chez nos petits compagnons, avec les mêmes circonstances que chez nous. Les remèdes que j'emploie pour les soulager sont aussi les mêmes que les nôtres »

« Les moyens par lesquels je prolonge, depuis deux ans, l'existence de mon vieux sanseigneur, sont simples, et les personnes affligées de la goutte pourrunt, peut-être, en tirer quelques soulagemens. L'hiver de 1829-30 ayant été extrêmement rigoureux, je lui faisais prendre chaque soir un bain de jambes, préparé avec des fleurs de guimauve, de sureau et de romarin, bouillies pendant quelques minutes, et on l'endormait dans le bain en le magnétisant ; car, sans cela, il eût été impossible de le tenir en repos. »

M. de Machado employa tous les moyens médicaux connus pour guérir ceux qu'il appelle ses *petits amis*. Quelquefois il s'est servi avec succès de l'homœopathie. Il recommande comme moyens certains la belladone dans l'épilepsie (quelques oiseaux ont des attaques) ; et les globules de safran ont souvent soulagé les oiseaux, à l'époque fatale de la mue. Un sénégal à front bleu scabieuse ne conserva sa santé qu'à l'aide de nombreux bains de lait ; de plus, on lui faisait prendre quelques gouttes d'éther. Cependant, quelques oiseaux ont une médecine et une chirurgie naturelles, qui peuvent lutter avec celles de l'Académie de Médecine. Peu de temps après l'arrivée du sénégal dans la maison Machado, il lui survint au bec une excroissance qui le gênait et le faisait souffrir pendant ses repas. Le sénégal s'était pris d'une belle amitié pour un petit nouveau fricquet qui allait lui rendre souvent visite. Ils finirent par ne plus se quitter. M. de Machado, qui était toujours aux aguets, fut un peu surpris de voir le petit fricquet qui limitait avec son bec l'excroissance du sénégal ; celui-ci se prit lui-même deux fois par jour à cette opération avec une entière confiance. Le fricquet chirurgien continua ainsi pendant une huitaine, et le sénégal fut guéri.

C'est après avoir vécu longtemps en famille avec ses animaux, c'est après les avoir observés nuit et jour que M. de Gama Machado arriva à formuler son système de la *Théorie des Hésitations*, basée sur les moyens de déterminer les dispositions physiques et morales des animaux, d'après les analogies de formes, de robes et de couleurs.

Contrairement aux idées des zoologistes qui regardent les couleurs des êtres comme des nuances fugitives, peu propres à fournir des caractères précis, M. de Machado marchait avec les minéralogistes et les botanistes qui ne dédaignent point de mentionner les couleurs dans leur signalament.

Ainsi est expliquée l'absence du persil dans la fameuse pâte décrite plus haut : « Le persil doit être malfaisant, pense le savant, il ressemble à la ciguë. »

— J'avais souvent admiré les petits sauts légers et obliques de mes perruches, me disait M. de Machado, sans pouvoir m'en rendre compte. D'où venait donc qu'en opposition avec les habitudes des perroquets, celles de grimper et de voler, mes perruches, lorsque je les fais sortir de leur cage pour monter sur les bâtons de leur petite échelle, ne grimpaient pas toujours et emploient souvent un saut latéral et oblique ? L'exemple du friquet me vint bientôt sur la voie, et je vis très-clairement des habitudes communes entre deux animaux très-différents, mais semblables par la couleur.

« Les chats de Machado sont ceux que la pi-gri-gri-gri n'est crié que par cause de la ressemblance d'une partie de sa robe avec la petite mézange-charbonnière. »

« La couleur, dit-il, est le vrai pilote de la nature, pour donner la connaissance de la valeur de ses productions, dans les trois règnes, animal, végétal et minéral. » Il est vrai que Bernardin de Saint-Pierre n'était pas éloigné de ces idées. Dans les *Etudes de la Nature*, il dit que les couleurs des animaux indiquent, peut-être plus qu'on ne pense, leurs caractères, et que la couleur deviendra peut-être le germe de toute une science. Les fameuses analogies de Fourier partent d'une même principe.

Mais il vaut mieux citer des faits curieux observés par M. de Machado : « J'ai élevé des torcols, dit l'auteur de la *Théorie des Hésitations*. Ils sont très-familiers, comme les troglodytes ; ils dorment souvent accrochés, comme les colimaçons, et grimpent continuellement, bien que Buffon dise qu'ils ne sont point grimpeurs. Je n'ai pas réussi à les conserver vivants au delà de quelques mois. Le bec se couvre d'une matière visqueuse qui les empêche d'avaler, et ils meurent. J'en possédai un dans ce moment que je nourris principalement de soupe au lait. Je l'avais mis dehors dans une de mes volières ; mais les nuits froides du mois d'octobre l'incommodaient. Je l'ai rapatrié dans l'intérieur, et il est actuellement bien portant. Le torcol, dont la robe ressemble par sa couleur à celle des petits serpents, en a le sifflement ; il est commun dans toutes les sons, et se cache dans les trous de la bécasse et dans les trous de la raie, et se cache dans les trous de la bécasse et de la phalène-argentine, il en a aussi les mœurs. »

M. de Machado a chez lui un caïmiri très-doux, qui prend du lait suré tous les matins ; il dédaigne la viande. Ce caïmiri est inconstant ; il ne souffre pas qu'on le tienne trop longtemps dans ses mains. Contrairement aux habitudes des singes à queue à demi prenante, il préfère dormir perché, comme les oiseaux. Il s'endort difficilement, de même que les ducs et autres oiseaux de proie nocturnes ; et il a le goût le plus vil pour les insectes, ainsi que les reptiles. On remarque les mêmes habitudes chez la chouette et la raie, espèces qui se tiennent sur les arbres. Par là, M. de Machado explique l'analogie de la forme des yeux de son singe avec la chouette. Et, ce qu'il y a de plus extraordinaire, le caïmiri a sous les doigts une viscosité comme la raie. D'où l'axiome : « Quelque sorte d'animal que ce soit, qui porte la ressemblance d'un autre animal, il lui est aussi semblable ou en approche en mœurs et naturel. »

« Le savant portugais avait un petit-duc qui mourut d'une maladie de cœur, mal très-commun parmi les oiseaux. Le petit-duc, qui ressemble à un chat, en avait les mœurs et les goûts. Il faisait entendre un *ron-ron* ; il mangeait des souris. Ses yeux avaient quelques rapports avec ceux de la grenouille ; de temps en temps il faisait entendre un véritable coassement. M. de Machado trouvait à son petit-duc un grand avantage sur l'homme, en ce qu'il tournait sa tête tout autour de son colonne vertébrale, tandis que nous ne tournons la tête que d'un tiers. »

M. de Machado a horreur du scalpel ; jamais il ne s'en est servi pour ses observations. Il laisse aux zoologistes de l'Académie la connaissance de la structure intérieure des oiseaux, persuadé que plus importante est la structure extérieure.

« Swedenberg disait : *L'homme extérieur est moulé sur l'homme intérieur*. »

M. de Machado s'écrie : « J'ai une passion déterminée pour les animaux ; la tête dégagée de préjugés, je ne me crois supérieur ni à l'homme ni à la plante ; j'ai la connaissance des doctrines de Porta et de Gall ; je m'abstiens des classifications ; pour moi tout a une valeur quelconque dans la nature, et je sais que les différents dessins colorés sur la robe des animaux n'ont pas été placés pour satisfaire la curiosité et la vanité de l'homme. »

« Et il observe non-seulement la couleur, mais la forme. Personne avant lui n'avait traité des différentes textures des plumes, de leurs teintes mates, brillantes, changeantes, sombres et métalliques. Il va traiter de la couleur des bœcs. »

« La luxie facie est un oiseau paresseux et voluptueux. Elle a le caractère querelleur. » Il fallait constamment veiller à la femelle pour la soustraire à la brutalité du mâle, qui la maltraitait parce qu'il ne voulait pas céder à son amour effréné. » La luxie facie a le bec du moineau ; elle ne pouvait être que très-méchante. »

« Cependant, quelquefois la couleur l'emporte sur la forme. Le pinson-royal a la même taille et le même bec que le cardinal de Virginie. Le cardinal a un chant très-beau ; le pinson-royal ne chante pas. Un autre que M. de Machado serait embarrassé ; mais il s'en tire par l'observation suivante : « Les robes des deux oiseaux sont différentes. Le cardinal a une robe rouge ; sans la couleur rouge le cardinal ne chanterait pas. »

J'avoue que je m'égarais dans ce raisonnement italique ; je comprends que la forme soit inférieure à la couleur et qu'un bec d'oiseau soit moins important que le plumage coloré ; mais M. de Machado, qui affirme que c'est la couleur rouge qui fait chanter le cardinal, aurait dû expliquer l'influence du rouge, qui sans doute à ses yeux représente la joie.

Je préfère et j'ai plus de confiance dans l'histoire du ouistiti qui s'élança la tête la première dans un grand bocal de poissons rouges. Ce malheureux singe allait être vu, victime de sa ressemblance avec les chats, si M. de Machado ne l'eût repêché à temps.

L'illustre Portugais rapporte qu'en 1830 il faisait apporter à son réveil six roitelets qui voltigeaient autour du lit; et ils prenaient grand plaisir à grimper le long des rideaux, à se cacher dans les plis, quelquefois ils cherchaient tous les trous de la chambre comme une souris. Après examen, M. de Machado reconnut dans leurs yeux le regard perçant de ces rongeurs. Leurs ailes étaient placées comme les ailes du papillon; en voltigeant, les roitelets produisaient un sursus très-faible, de même que le bruit des ailes du papillon. Enfin une ressemblance frappante fut démontrée entre les roitelets et le papillon *erycina thersander*, dont la robe offrait également les mêmes couleurs.

Le lièvre a la tête de la même forme que celle de l'écreuil et le même grognement; ses pattes ressemblent à celles du renard par la couleur; il grimpe comme celui-ci à une assez grande hauteur. Le lièvre est extrêmement propre; il a un coin d'habitude. Cette propreté tient à son poil soyeux comme celui du chat, qu'on ne garde dans les petits appartements qu'à cause de sa propreté.

« Les mêmes causes produisent toujours les mêmes effets, » dit M. de Machado. Et il a deviné ainsi les rapports du tabac et du laurier-rose. Ces deux plantes présentent la même couleur rose, le même calice à cinq divisions, la même corolle en entonnoir; les feuilles ont la même forme. Toutes les deux sont lancolées. Aussi M. de Machado entend-il ces confidences qui sortent du calice des deux plantes. La *nicotiane* (tabac) dit : « Une prise de tabac produit quelquefois une horrible pensée, mais redouble l'abus. Une goutte d'huile distillée de ma fleur, donne la mort. » Voici ce que fait entendre le *nerium* (laurier-rose) : « Ma fleur fait l'ornement des jardins, mais vous ignorez mes qualités pernicieuses; les animaux périssent sous mon influence délétère, et la poudre stérutatoire, préparée avec ma feuille, cause de graves accidents. »

C'est d'après les mêmes principes que M. de Machado a deviné les propriétés d'une fleur de nos jardins, la fritillaire, d'après un dancier qui a de l'analogie avec la robe des reptiles. La fritillaire, plante bulbeuse, renferme des principes acres. Son poison agit avec plus d'activité au printemps qu'en automne. Elle semble dire : « Évitez mon odeur. »

Le serpent angha de Madagascar a juste la même robe; il crie : « Redoutez mon venin. »

M. de Machado, l'un des fervents disciples de Gall, nie le libre arbitre chez l'homme et chez l'animal. Il a trouvé des exemples assez curieux pour être cités.

Le dieu du Sénégal est occupé toute la journée à travailler et fait des ouvrages d'un tissu remarquable. Il est né architecte. M. de Machado prétend qu'il faut qu'il obéisse à l'impulsion irrésistible de l'organe où siège la mécanique, d'après Gall. Deux de ces animaux construisaient d'une manière différente; l'un bâtit en labyrinthe, l'autre a un pédoncule pour la forme sphérique. Il arrive souvent que la bête ne parait pas satisfaisante au dieu; aussitôt il démontre ce qu'il a commencé, abat ses fondations et recommence pour arriver à une précision mathématique qui fera l'admiration d'un maître maçon. M. de Machado a fait sur la doctrine de Gall une expérience curieuse. Ses deux dieux, qui habitaient ensemble, avaient construit un immense labyrinthe. L'homme détruisit l'édifice de l'animal, se disant que, si l'animal avait réellement l'instinct de la mécanique, il reprendrait bientôt ses travaux. Les dieux parurent affligés un jour ou deux, mais le troisième ils se remettent à la construction d'un nouveau labyrinthe.

La seconde observation est encore plus concluante et facile à vérifier. Il s'agit de la tortue, qui cherche toujours à grimper aux murs et qui retombe perpétuellement avec l'obstination insensée que mettaient les Danaïdes à remplir le tonneau vide.

« La tortue a la tête du lézard, et, comme lui, cherche toujours à grimper; cependant la forme massive de cet animal n'est point celle d'un grimpeur, mais sa ressemblance avec un autre individu lui ôte son libre arbitre; il faut donc qu'il monte malgré lui, et qu'il tombe à chaque instant; la tortue s'approprie facilement comme le lézard; la mienne cherche toujours la société. Les pattes ayant de l'analogie avec celles de l'éléphant, et étant ridées comme elles, il en résulte une marche semblable. Cet animal, quoique classé parmi les chéloniens, n'est dans le fait qu'un lézard portant sur son dos son habitation. »

Il ne nous reste plus qu'à citer quelques maximes de M. de Machado, qui avoue hautement son fatalisme :

« Les guerres de religion vengent bien les animaux du mépris que nous leur témoignons. »

« Les animaux naissent savants sans passer par l'éducation, tandis que les hommes n'acquiescent leurs connaissances qu'au moyen de mauvais traitements. »

« Les protubérances représentent les fruits de l'arbre humain, de même que les oranges représentent les fruits de l'orange. »

« Il y a contradiction à donner la pensée exclusivement à l'homme, en la refusant à l'animal, qui présente la même conformation que lui. »

« L'homme est-il véritablement un être intelligent? S'il faut en croire M. de Pav, le doute sur l'intelligence humaine est bien permis. »

« La parole manquant au singe, cet animal a conservé sa pleine liberté. »

« Bien loin de s'enorgueillir de sa station verticale, l'homme devrait peut-être la maudire. »

« Les oiseaux chantent rarement faux; chez l'homme le chant n'est pas naturel. »

« La couleur est le mobile des mœurs chez les animaux. »

« Le corps humain est une machine composée de mauvais ressorts en partie rouillés. »

« La nature semble avoir privé l'homme du sens commun et l'avoir donné aux animaux. »

On voit que l'homme est assez maltraité par M. Da Gama

Machado; cependant ses opinions, qui sont excentriques dès l'abord, ont été soutenues plus d'une fois par de grands savants. C'est Linné qui a dit :

« En conséquence de mes principes d'histoire naturelle, je n'ai jamais pu distinguer l'homme du singe; la parole n'est pas pour moi un signe distinctif. »

Seulement les plus audacieux s'arrêtaient au singe. M. de Machado a été plus loin :

« Tout ce qui vit sort d'un œuf, » dit-il; et, s'appuyant sur ces similitudes d'origine, il a fait peindre un tableau qui est une sorte d'échelle des êtres naturels. Dans ce tableau, l'homme ouvre la marche, suivi du *sansonnnet*; vient la *raie torpille*, après elle la *viper*, ensuite la *fourmi*, puis la *jonquille*.

Les premiers seront les derniers.

L'homme est tour à tour insulté, méprisé, vilipendé par les oiseaux, les insectes et les fleurs, qui lui montrent clairement son infériorité.

C'est un morceau d'une haute fantaisie, telle qu'on en rencontre peu dans les livres de science habituels. Nous regrettons de ne pouvoir citer ici ces curieux monologues.

CHAMPELLEURY.

Sur la grande Marée de la fin de décembre 1849.

Vous rappelez-vous certaine prédiction malencontreuse qui fut faite il y a quelques années dans un recueil alors très-répandu, et destiné, disait-on, à l'instruction populaire. C'était, je crois, pendant l'automne de 1832. Un astrologue se qualifiant de météorologiste annonça qu'après plus de vingt ans de recherches et d'efforts, il était parvenu à débrouiller le chaos des lois qui régissent les phénomènes atmosphériques. Soumettant à ses élucubrations mathématiques ces lois mystérieuses de la nature, il avait obtenu une formule au moyen de laquelle il trouvait par *a*, plus *b*, moins *c*, que l'hiver de 1832 à 1833 serait remarquablement froid, sec et prolongé. Il est vrai qu'il y avait, dans la formule, des données peu susceptibles de précision, au moins en apparence : entre autres, un nuage gris-pommelé, désigné par *e* ne sais plus quelle lettre de l'alphabet; si bien que, pour peu que l'on disputât sur la couleur, la formule donnait tout ce que l'on voulait. J'en connais bien d'autres qui sont dans ce cas. N'importe; la prédiction fut accueillie avec faveur et répandue à cent mille exemplaires, parmi les connaissances plus ou moins utiles de l'époque. Les diseurs de bonne aventure ne rencontrent pas toujours juste, comme chacun sait; ils ont toujours été sujets à caution, depuis les oracles de l'antiquité jusqu'aux somnambules modernes. Mais jamais méaventure ne fut plus complète que celle de notre Mathieu Laensberg. Il annonça un hiver sec, et la pluie ne cessa goûte; des vents du nord-est, et le vent diamétralement opposé souffla quatre mois durant; un froid rigoureux, et il gela à peine pendant quelques nuits. Vous croyez peut-être que toutes les dupes étaient détrempées? Pas le moins du monde! Il n'en manquait pas qui vous disaient : « Nous n'avons par en de gelées, l'atmosphère a été constamment humide et chaude, les vents d'ouest ont régné, c'est vrai; mais qui vous dit que toutes les circonstances prédites ne se sont pas trouvées réunies quelque part? »

Nous venons de voir se produire tes jours-ci, à propos d'un phénomène fort ordinaire, un phénomène psychologique du même genre. Qui n'a pas entendu parler de la fameuse marée de la fin de décembre, des inondations extraordinaires, des sinistres sans nombre qui devaient en résulter? Ne devait-on pas croire, aux récits de certaines gens, aux rumeurs qui circulaient parmi les colporteurs de nouvelles, que le vil Océan devint, à point nommé, franchir les bornes qui lui ont été assignées? Et qu'y avait-il au fond de tout cela? Analogie complète avec la prédiction du Nostradamus de 1832.

Tous les quatorze jours, trente-six heures après la nouvelle ou la pleine lune, ont lieu les plus fortes marées du mois. Les astronomes peuvent calculer d'avance, en ayant égard aux positions du soleil et de la lune à ces époques, les intensités relatives avec lesquelles les eaux de la mer seront sollicitées à monter au-dessus ou à descendre au-dessous de leur niveau moyen. Les résultats de leurs calculs sont consignés dans les *Ephémérides* qui s'y publient deux et trois ans d'avance; de sorte qu'on sait quelles seront, ou plutôt qu'elles peuvent être les plus fortes marées de l'année. Je dis : *peuvent être*; car la direction et l'intensité du vent exercent une influence qui altère fréquemment les résultats des calculs astronomiques. Aussi, en annonçant que telle marée produira des effets extraordinaires, on fait une prédiction de même force que celle-ci : « Il fera froid l'hiver prochain. »

Qu'on nous permette maintenant d'entrer dans quelques détails.

C'est dans le soleil et surtout dans la lune que réside la cause des marées. « Le soleil, par son attraction sur la mer, l'éleve et l'abaisse deux fois dans un jour, en sorte que le flux et le reflux solaire se renouvellent à chaque intervalle d'un demi-jour solaire. Pareillement le flux et le reflux produits par l'attraction de la lune se renouvellent à chaque intervalle d'un demi-jour lunaire. Ces deux marées partielles se combinent sans se nuire, comme on voit, sur la surface d'un bassin légèrement agité, les ondes se disposer les unes au-dessus des autres sans altérer mutuellement leurs mouvements et leurs lignes. »

C'est de la combinaison de ces marées que résultent les marées observées dans nos ports : la différence de leurs périodes produit donc les phénomènes les plus remarquables du flux et du reflux de la mer. Lorsque les deux marées coïncident, la marée composée est à son *maximum*; elle est alors la somme des deux marées partielles, et c'est ce qui a

lieu vers les pleines et les nouvelles lunes. Lorsque la plus grande hauteur de la marée lunaire coïncide avec la plus grand abaissement de la marée solaire, la marée composée est à son *minimum*; elle est alors la différence des deux marées partielles; et c'est ce qui a lieu vers les quadratures (le premier et le dernier quartier de la lune). On voit ainsi que la marée totale dépend des phases de la lune; mais ce n'est point aux instants mêmes de la nouvelle ou pleine lune et de la quadrature qu'elle répondent les plus grandes et les plus petites marées; l'observation a fait connaître que ces marées, dans nos ports, suivent d'un jour et demi les instants de ces phases.

« Les plus grandes marées vers les nouvelles ou les pleines lunes ne sont pas égales; il existe entre elles des différences qui dépendent des distances du soleil et de la lune à la terre et de leurs déclinaisons... »

Il nous reste peu de chose à ajouter pour compléter cet exposé si lucide et si simple dû à l'illustre Laplace.

Les marées sont d'autant plus considérables que la lune et le soleil sont plus rapprochés de la terre et du plan de l'équateur. On prend pour unité de hauteur la quantité dont la mer s'élève au-dessus de son niveau moyen, lorsque le soleil et la lune sont à la fois dans l'équateur et à leurs moyennes distances de la terre. Cette unité de hauteur ne peut pas être calculée *a priori*, parce qu'elle est sous la dépendance de circonstances locales, telles que la configuration des côtes, la profondeur de la mer, etc.

La *Connaissance des Temps* pour 1849 avait annoncé que les plus grandes marées de cette année seraient celles des 26 mars, 25 avril, 23 mai, 3 octobre, 2 novembre, 1^{er} et 31 décembre. Expérimenté au moyen de l'unité dont il vient d'être question, les hauteurs de ces marées étaient respectivement : 1,07; 1,09; 1,05; 1,03; 1,06; 1,05; 1,04.

On voit que celle du 31 décembre était naturellement la plus faible de toutes ces fortes marées, sauf celle du 3 octobre. Le *maximum* atteint parfois 1,16, et cependant la *Connaissance des Temps* ajoutait prudemment : « Quoiqu'elles soient éloignées du *maximum*, ces marées pourraient occasionner quelques désastres si elles étaient favorisées par les vents. »

Serait-ce à cet innocent avis que nous devrions tout ce que l'on a débité, par avance, sur les formidables effets de la marée du 31 décembre? — Ces effets ont été nuls sur la majeure partie de notre littoral; ils n'ont consisté qu'en dommages peu considérables aux travaux du canal maritime à l'embouchure de l'Orne. Si donc les journaux anglais nous ont apporté le récit de dégâts considérables survenus sur la côte orientale, il faut s'en prendre à la violence du vent qui soufflait dans cette direction, plus qu'à l'intensité de la marée.

Voici ce que rapporte le *Morning-Advertiser*, d'après une correspondance de Yarmouth du samedi 29 décembre :

« Les grandes marées d'hier et d'aujourd'hui, poussées par un vent violent de nord-ouest, ont envahi les villes de Yarmouth et de Lowestoft, ainsi que tout le voisinage, à plusieurs milles à la ronde. Toutes les maisons ont, dans plusieurs endroits, 3 à 6 pieds d'eau. La rade est pleine de bâtiments de toutes les nations, retenus par les vents contraires; le port est également encombré de navires. L'eau coule à pleins bords sur les quais et le marché; le sud de la ville du côté de Suffolk ainsi que la paroisse de Gorleston sont submergés. On ne peut aller dans les rues qu'en bateau. Aussi toutes les affaires sont-elles suspendues. A l'entrée du port, il y a douze pieds d'eau de plus qu'à l'ordinaire. Les habitants du rivage et les marins sont inévitables dans leur œuvre de sauvetage. Il est à craindre que, quand les eaux se retireront, on ne trouve beaucoup de noyés. Quant aux pertes foncières, elles sont incalculables. »

« Les trains du chemin de fer n'ont pu aller aujourd'hui plus loin que Reedham (9 milles de Yarmouth), et ont dû retourner à Norwich, car ils n'avaient devant eux qu'une vaste mer qui couvrait complètement les rails. »

« Il en est de même de Reedham à Lowestoft. On assure que le port de Mutford a été emporté, ce qui empêche toute communication avec Lowestoft. »

« Quatre heures. — Les eaux augmentent toujours; on a déjà retiré plusieurs cadavres. Onze navires ont été jetés à la côte, et l'on craint fort qu'ils ne soient perdus. Il y a bien des années que ce pays n'a été témoin de scènes si terribles de désolation. »

« Le lecteur aura sans doute remarqué qu'il s'agit du 29, et que la plus grande marée a eu lieu le 31. »

Autour de la Table.

La collection d'Albums publiée sous ce titre par les éditeurs de l'*Illustration* se compose jusqu'à ce jour, et on attend ceux qui sont sous presse, des suivants : 1^{er} *Album des Récits*, recueil de meilleurs récits, au nombre de 233, publiés par l'*Illustration*, 60 pages, petit in-8° oblong sur vélin, avec une table des réponses; — 2^e *Histoire de M. Cryptogame*, par Topffer, 3^e édition; 3^e *Album de Florian*, recueil des dessins composés par Grandville pour l'illustration des fables de Florian, avec les passages traduits par le dessin; — 4^e *Album de la Chasse et de la Pêche*, 140 caricatures par Cham, Grandville, T. Johannot, etc., accompagnées des aventures merveilleuses du baron de Crae; — 5^e *Album de la Mode* (pour paraître dans huit jours), histoire dessinée des variations, transformations, métamorphoses de la mode depuis un siècle.

Le prix de chaque Album est de 5 fr.
2 Albums, 9 fr. 50 au lieu de 10 fr.; — 3 Albums, 13 fr. 50 au lieu de 15 fr.; — 4 Albums, 17 fr. au lieu de 20 fr.; — 5 Albums, 20 fr. au lieu de 25 fr.

Un joli volume contenant le texte des fables de Florian est donné avec l'Album de Grandville. L'*Histoire de la Mode*, recueil des articles qui ont accompagné dans l'*Illustration* l'histoire dessinée de la mode, fera aussi la matière d'un charmant volume qui sera donné aux acquéreurs de l'Album.

Envoyer une valeur sur Paris ou un bon pour la poste à l'ordre de MM. A. Lechevalier et C^{ie}, rue Richelieu, 60.



Un beau matin, en se réveillant, M. Verdreau se sentit bien disposé,



Et se mit à réfléchir.



Je suis célibataire, se dit-il...



Je n'ai pas plus de quarante-cinq ans.



Sans être précis: mont beau, j'ai un de ces minols chiffonnés qui ne déplaisent pas aux femmes.



Pourquoi ne faisais-je pas une conquête!



Satisfait de ces réflexions, M. Verdreau se mit en quête d'une aventure...



... Qu'il ne tarde pas à rencontrer sous la forme séduisante d'un chapeau jaune.



[[Il se sent frappé d'un coup mortel.



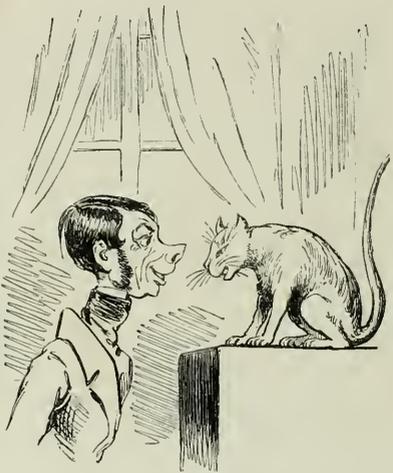
Mais, hélas! après deux heures de poursuite, le chapeau jaune disparaît comme une ombre.



M. Verdreau se livre au désespoir.



Les arts sont un remède aux maux du cœur, l'âme de M. Verdreau trouve un écho dans celle de son instrument, qui fait pâmer d'aise son chat Nick.



Pendant un point d'orgue où M. Verdreau intercale quelques soupirs, Nick hoarse d'une plaintive chromatique...



Ce fut une révélation, et M. Verdreau se mit à roucouler comme le premier serin venu.



Aussitôt un jeune et habile artiste lui compose une romance inédite du Prophète de Meyerbeer.



Avec accompagnement d'un tambour de basque.

(La suite au prochain numéro.)

A Junius Redivivus.

Du désabonnement à la Presse.

MON CHER JUNIUS,

J'ai lu avec beaucoup de plaisir, comme toujours, votre dernier voyage à travers des journaux ou vous vous occupez de la note que M. de Girardin a publiée le 1^{er} janvier, par forme d'étranges offertes à ses fidèles abonnés, et qui rappelle les bulletins de la campagne de Russie ou les égarés et les morts ne so comptant que par trente mille.

Avec tous les égards bien dus à un illustre Anglo-Romain tel que vous, et avec la permission de notre excellent ami et directeur qui sait ouvrir son recueil à une honnête controverse et laisse le champ libre à la variété des opinions, je vous dirai que je ne partage pas entièrement la vôtre sur cet acte hardi, quels qu'en soient la pensée secrète et le mobile, ni sur les causes de la désertion en masse dont se glorifie et se plaint le directeur de la Presse.

Je vous abandonne le passé et les virades dynastiques du publiciste éminent qui étale aujourd'hui, par une de ces brusques conversions qui lui sont très-familières, les éciatrices et les plaies que naguère il cachait encore. Ces changements de front et ce passé, je ne les ai point suivis, je les ignore; la vie publique, la véritable politique n'ont communiqué à mes yeux que le 24 février.

M. de Girardin n'a fixé mes regards que dans les derniers mois, qui ont précédé la révolution et dans ceux qui l'ont suivie. Aussi bien ne s'est-il montré réellement supérieur que dans cette période sur laquelle je le juge, et que vous appréciez peut-être, cher Romain, avec trop de sévérité.

Pour vous, ce n'est qu'un Jérémie ou un Jésus, non le Divin, mais celui qui fut sept fois le tour des remparts de Solime en criant: « Malheur à la ville! Malheur à Israël et malheur à moi-même! » jusqu'à ce qu'enfin une pierre dans l'estomac fit taire ce vociférateur lugubre.

Selon vous, les 28,500 abonnés désertèrent son pavé dans la poitrine lancée par la baliste de l'opinion publique au prophète de la rue Montmartre. Ce serait une manière de protestation optimiste, ou, si vous l'aimez mieux, d'inscription en faux contre les pronostics fâcheux qui troublent la paix d'Israël. S'il en était ainsi, il faudrait convenir que les docteurs Pangloss sont nombreux dans ce peuple, et qu'il est fort urgent qu'Arnot ressuscite, comme vous l'avez fait, cher Junius, pour recommencer sa besogne.

Jérémie manque de gaieté, j'en demeure d'accord avec vous; c'est un vice de sa nature. Mais, Jérémie a-t-il dit vrai? Hélas! hélas! qui peut le nier? N'a-t-il pas, d'un coup d'œil traître et sombre, je l'avoue, mais singulièrement lucide, successivement montré, mis à nu le néant des espérances fondées sur la Constituante, plus tard sur la Constitution, le vide des illusions groupées autour de la Législative; en un mot, réduit à leur juste valeur, qui est zéro, les lueurs, les appareux, les changements de décors, de personnages, jamais de choses, qui miroitent aux yeux de ce pauvre pays et entretiennent sa fièvre?

Jérémie s'est précipité vers l'inconnu au 10 décembre; il y a précédé ou suivi la tourbe, et il en a été puni. C'était justice. Il a reconnu son erreur. Il n'est pas le seul. J'ai peine à croire que cette abjuration soit la cause efficiente du vide effrayant qu'il accuse dans ses listes d'abonnement. Je ne pense pas non plus qu'il faille comme vous attribuer cette déroute aux allées et venues politiques du prophète sous Louis-Philippe. Ce que l'on prouve, c'est que 60,000 abonnés, fort monarchiques à coup sûr, j'étais demeurés fidèles sous la République, et tenaient bon jusque dans les premiers mois de l'année qui vient de finir. Vous voyez bien qu'on ne lui gardait point rancune de ses antécédents, quels qu'ils fussent. Il faut donc chercher ailleurs le mot de l'énigme.

Talment fut bien avec vous qu'Alexandre seul peut conduire ses soldats au bout de la terre, et encore étaient-ils bien las des passages de l'Indus. Je reconnais encore volontiers que la race moutonnaire et pacifique de l'abonné n'est point de sa nature assez agile pour suivre un chef de file dans les bonds et les prodigieux soubresauts qu'il lui plait d'exécuter. Très-certainement, M. Émile de Girardin en a perdu beaucoup en l'air, mais non pas tous. Il y a d'autres causes, j'en suis sûr, j'en jurerai, et la-dessus rien n'ézèle ma certitude si ce n'est mon étonnement.

M. de Girardin peut dire comme Louis XIV ou comme Médée: « La Presse, c'est moi; moi, dis-je. » C'est vrai; — mais ce n'est pas assez.

Se serait plus qu'assez peut-être pour faire la fortune d'un livre, — mais non pour assurer et pour perpétuer la prospérité d'un journal. Si passionné, si éclatant que soit une personnalité, elle ne peut suffire à tenir en haleine, en éche, indéfiniment, 60,000 citoyens recrutés après tout parmi les intelligences du pays.

Je m'explique: la Presse est aujourd'hui un livre; ce n'est guère plus un journal. La Presse n'est pas faite, pour parler le jargon de l'officine littéraire.

Depuis qu'il n'a plus sa femme de ménage, l'infortuné Dujarrig, pour s'occuper de sa maison, M. de Girardin ne s'aperçoit pas que ledit ménage n'est plus fait, et que son nobillard vieillit.

Ce n'est pas que la Presse diffère notablement de ce qu'elle fut des Origine et de ce qu'elle était encore en 1847. Mais c'est la loi: le vent change. De nouvelles exigences, de nouveaux instincts se révèlent dans le public, et malheur, trois fois malheur au journaliste d'Israël qui ne les suit point de près! Il est mangé par le Sphinx, non point en un seul aperçu du relevé nécrologique de la Presse en 1849.

Quand on a entrepris vis-à-vis du public le rôle de Shéhérazade, il faut bien prendre garde que Shariar s'ennuie, auquel cas le monarque irrité saute du lit et vous coupe la

cou sans pitié. C'est ce qui est en train d'arriver à la Presse et à M. Alexandre Dumas.

Six colonnes quotidiennes (je parle des beaux jours de la Presse, de ceux où le maître prend la parole), six colonnes pleines d'aperçus, d'imagination, de passion, c'est beaucoup, certes; mais cela ne saurait tenir lieu du reste. C'est un traité, ce sont des livres encore une fois, et M. de Girardin le sent si bien lui-même qu'il fait de ses articles une bibliothèque qui aura 52 volumes.

A toute tête il faut un corps; or, je vous salue la tête de la Presse; mais de corps, point. — *Substantiam et sanguinem non habet*. Point d'informations, point de correspondances, point de nouvelles, si ce n'est quelques faits-Paris empruntés, composition et rédaction, à l'Événement de la veille; point d'articles de fond ou de variétés, si ce n'est la prose scientifique de MM. Moigno et Jobard; Jobard et Moigno, que vous-lu? — Par compensation, un bulletin de bourse interminable, et des annonces débordant de la quatrième page sur la troisième qu'elles doivent insensiblement, et qui font de M. Lebey, après M. de Girardin, le principal, j'allais dire l'unique rédacteur du journal.

Et pour littérature... ici, les bras me tombent. M. de Girardin, cet esprit novateur, cet initiateur audacieux, en est encore à se battre qu'Ange Pitou; suite du Collier de la Reine (léger fragment dont le public a le droit de se procurer les vingt-cinq premiers volumes), pour lui conserver, que dis-je! rappeler à lui l'ancienne vogue! On le voit disputer au Siècle les morceaux — Proudhon dirait les rogatons — de ce régal de l'avant-veille, et arracher des mains de M. Perrée, qui n'est pas si fier et yet les prendre pour lui, les membres de ce malheureux Balsamo, dans un divertissant duel au feuilleton, ou certes

Le plus volé des deux n'est pas celui qu'on pense!

Avec une dent de mastodonte, Cuvier reconstruisait un monstre gigantesque. D'après le léger fragment des *Mémoires d'un médecin* que nous avons sous les yeux, il est matériellement impossible que l'œuvre aille à moins de trois cents volumes. Qui vivra lira, je l'espère; mais c'est à dégouter de vivre.

M. Dumas sera, il est vrai, corroboré de M. Sié, lardé des tristes *Confidences* de M. de Lamartine, édulcoré et lénifié de la prose monthonne de roman anodin de M. Jules Sandeau, qui est bien, bénin, bénin... Quant aux *Mémoires d'outre-tombe*, leur succès prouve une fois de plus que le journal n'est pas un livre.

Je me demande comment M. de Girardin, cet esprit si alerte et si mobile, s'obstine à demeurer dans cette ornière. C'est lui qui la creusée, il est vrai; et peut-être est-ce une faiblesse paternelle. Mais je crois plutôt que, lancé dans les espaces sublunaires où, selon vous, sa clientèle ne se soucie pas de le suivre, tout absorbé de son voyage au bleu politique et social, il est présentement semblable à l'astrolabe, et se laisse, par distraction, choir dans le puits du désabonnement.

Je ne crois pas à un complot, à une croisade, à une intrigue (on a prétendu tout cela) qui enlève dans une année trente mille lecteurs à un journal; mais je crois très-fort et très-firme à l'ennui qui gagne ces trente mille citoyens lorsqu'ils cherchent dans un journal le relief et le vivant, au lieu du mouvement contemporain, le récit facile, complet des incidents de chaque jour, ils n'y trouvent qu'un homme, si éminent qu'il soit, et pour tout nets, pour tout confondus, n'aperçoivent au croc littéraire que le fide et filandreux gibier ci-dessus. La politique, en un mot, ne paraît infiniment plus étrangère à l'événement que vous ne paraissez le croire.

Ce jour-là, 7 janvier, M. de Girardin annonce qu'au lieu de perdre, il a gagné des abonnés au renouvellement annuel. Il est du reste fort tranquille sur l'avenir: il est certain que sa clientèle lui reviendra aussi nombreuse, plus nombreuse qu'en avril 1848, où ses presses ne pouvaient suffire au service. En conséquence, et pour n'être pas de nouveau pris au dépourvu, il prépare ses mécaniques à tirage. Ainsi soit-il! Pas déjà si Jérémie, comme vous voyez! — Jois des vœux pour que l'événement justifie ces riantes prévisions.

— Mais pour que le roulement se propage avec enthousiasme, pour que la foule assise le n° 431 de cette nefaste rue Montmartre, je crois, sans vouloir de mal aux mécaniciens, qu'un peu de nouveauté et de variété ne nuiront point. M. de Girardin, à qui l'on ne peut dénier en général l'intelligence très-vive et très-nette du présent, est bien homme à nous étonner encore et à reconquérir toute sa gloire et ses bénédictions passées. Mais pour cela il faut qu'il quitte l'ornière; que les vieux journaux, ses émules, y persistent, ce à quoi du reste, on ne le trompe fort, ils n'auront garde de manquer. Il lui faut souhaiter enfin que, d'ici là, ne s'élève pas quelque nouveau journal selon les conditions et les vœux de l'ère Nouvelle, comme celui dont le plan a été esquissé dans ce recueil même. Or, ce journal, qui pourrait bien être le troisième harron et enfourcher maître-public, est nécessaire, est désiré, est attendu, et, que ce soit rue de Richelieu ou ailleurs, il se fera, n'en doutez point.

Je termine, et, pour continuer jusqu'au bout mon rôle sibyllin, je dirai, comme la sorcière, au César de la rue Montmartre:

« Beware the Idea of March »

Ou comme François:

« Souvent... lecteur varie; Bien loi! est-ce qui s'y fit! »

Ou enfin comme Petit-Jean, ce grand moraliste pratique:

« Tel qui rit en janvier, au printemps pleurera. »

Sur ce, mon cher Junius, je prie que Jupiter vous tienne, hiver comme été, en santé, joie et badinage.

P. BILICOLA.

L'eau de mer rendue potable à bord des navires.

Le supplice de Tantale, qui, pour l'antiquité, n'avait été qu'une fiction allégorique, depuis lors et jusqu'à nos jours était devenu pour les navigateurs une cruelle réalité. N'est-ce pas, en effet, subir ce supplice mille fois de être sans cesse entouré d'eau de mer, et de constamment s'apercevoir que par l'épuisement d'une planche, que de voir son existence dépendre de la solidité d'un clou dont la rupture peut vous plonger dans les abîmes de l'océan, et cependant pour apaiser sa soif, pour subvenir à la préparation de ses aliments, pour pouvoir entretenir sur soi quelque propriété, de n'avoir que la quantité d'eau potable la plus exigüe, quelquefois même d'en manquer tout à fait.... Voilà pourtant ce qu'on a vu pendant des siècles et qui n'a jamais rebuté ces hommes au cœur d'airain, qui, le front calme, l'esprit insouciant, partent au premier appel et sans seulement prévoir arriver à la tempête, les combats, et les contemp-tibles avec courage, même avec une sorte de dédain.

Malgré la science à fini par triompher de cette difficulté comme de fait d'ailleurs, et le problème de la potabilité de l'eau de mer, que l'on cherchait depuis longues années, est enfin résolu. L'eau de la mer est non-seulement salée, mais encore, en raison de ses parties composantes, elle est aère et nanséabonde; elle se trouve en outre chargée de substances volatiles, soit animales, soit végétales, qui, s'y maintenant en état de suspension, lui communiquent un goût prononcé d'empyreume. C'est de tous ces éléments qu'il s'agit d'empêcher de se dégager pour la rendre susceptible d'être bue sans inconvénient.

On rappelle que d'anciens navigateurs de l'archipel de la Grèce remplissaient une marmite d'eau salée qu'ils faisaient bouillir, et qu'ils en recevaient dans des éponges superposées la vapeur, qui s'y trouvait transformée en eau douce. On comprend aisément combien de tels moyens devaient être insuffisants. Vers l'an 1600, lorsque les procédés distillatoires eurent été inventés, les Espagnols *Marquez Leiva*, *Fernandez de Quirós* et *Gonzales de Leza* s'occupèrent successivement de les faire fonctionner à bord pour en obtenir de l'eau potable avec l'eau de mer. Plus tard, le célèbre *Cook* utilisa la même idée; et tous réussirent jusqu'à un certain point; mais la solution ne fut pas entière; car, pour qu'il en fût ainsi, il aurait fallu ce qu'on n'avait pas encore découvert, c'est-à-dire un appareil peu encombrant, susceptible de fonctionner facilement à bord d'une machine permanente, qui donnât des résultats assurés, et qui n'exigeât qu'un supplément de combustible assez minime pour qu'il y eût plus d'avantage à embarquer ce supplément qu'à prendre l'approvisionnement réglementaire d'eau à bord.

Il paraît que le vaisseau le *Brillant*, faisant usage en 1763 d'une machine distillatoire de M. *Poissonnier*, obtint des résultats assez heureux, car il fut alors ordonné qu'une semblable machine serait établie sur tous les bâtiments destinés à des campagnes de long cours, comme une ressource assurée contre la disette de l'eau; toutefois une expérience plus prolongée y fit vraisemblablement trouver moins d'avantages que d'inconvénients, car l'usage en fut bientôt abandonné. C'est après ces recherches et quelques autres que l'on s'est de plus en plus approché de la solution définitive, et c'est, en dernière analyse, à M. *Rocher*, de Nantes, que l'on est redevable de l'avoir trouvée.

Les deux premiers appareils de M. *Rocher* fut essayé sur la corvette à vapeur l'*Archevêque* pendant son voyage en Chine, de 1841 à 1847, et la réussite en fut très-satisfaisante. L'équipage n'y fut jamais d'autre eau que l'eau de mer distillée, et il s'en trouva fort bien. L'appareil, qui n'avait qu'un mètre et demi sur chaque face, ne brûlait que de 70 à 80 kilogrammes de charbon; il servait en outre à faire la cuisine du bord, et il produisait 500 litres d'eau potable, ou environ 5 litres par homme et par jour.

La machine distillatoire de M. *Rocher* se compose de deux caisses rectangulaires en cuivre faisant corps ensemble: dans l'une est un tour, le foyer à l'eau de mer à distiller, qu'un aéro-troilit avec une pompe; la seconde ne communique avec la première que par un tuyau qui remplit sa partie supérieure de vapeur, laquelle, ne contenant que la fraction potable de l'eau de mer, découle ainsi distillée et se rend aux barriques ou caisses de la cale, ou, après être restée quelques jours et avoir été ventilée, elle devient d'un usage irréprochable.

N'est-il pas miraculeux, en vérité, d'être ainsi parvenu à reproduire en un vase clos et tout ainsi d'air mystérieux, avec quelques rectangles en cuivre faisant corps ensemble, dans l'enceinte d'un navire, le phénomène grandiose de l'évaporation de l'eau de la mer dans les vastes champs de l'air par l'action de la chaleur solaire, et la transformation de ces eaux en nuées légères, qui, poussées par les vents, se portent vers les terres, s'y résolvent en pluie, créent les sources, les ruisseaux, les rivières, les fleuves, fertilisent les couches supérieures de leur sol, et servent à désalterer les êtres vivants!

Sous les rapports de l'hygiène et du bien-être à bord, rien, assurément, n'est plus fécond que la solution du problème de la potabilité de l'eau de mer; mais ce fait a une portée peut-être plus considérable sous le point de vue des opérations militaires d'une puissance maritime, surtout quand cette puissance se trouve dans les cas de lutte contre elle qui, entre toutes, a la prééminence en vaisseaux, en colonies, en commerce, en richesse et en matelots.

On comprend qu'alors il faut s'attacher à faire de préférence une guerre de croisières, et chercher à occasionner à l'ennemi le plus grand nombre possible de pertes commerciales; or ces croisières ne peuvent être longues ni fructueuses si, à l'on est exposé à rencontrer des escadres de blocus pour rentrer au port et y renouveler ses approvisionnements. Il n'en sera plus ainsi désormais; grâce aux appareils distillatoires on pourra embarquer sur les vaisseaux et sur les grandes frégates quinze mois de vivres, plus du combustible pour procurer six mois d'eau. Une seule relation en pays neutre ou ami, au lieu d'y remplacer le combustible consommé, suffira donc pour pouvoir tenir la mer pendant un an, pour se mettre à même de croiser dans les parages les plus éloignés, et pour faire, sur l'échelle de la plus convenable, la seule guerre mobile dans le cas d'attaque, celle qui, opérant des destructions partielles et multipliées, ruine le commerce de l'ennemi non-seulement par des pertes réelles, mais encore plus peut-être par l'incertitude dont elle frappe les spéculateurs en raison de la crainte des prises et de l'élevation des assurances.

B.

L'Almanach des Adresses de Paris

SOUS LOUIS XIV.

(1691-1692.)

Voici venue l'époque où va tomber de tout son poids dans chaque bureau de commerçant, d'industriel, voire de journaliste, l'épais et lourd in-quarto qui nous apporte pour l'an qui commence les adresses de Paris, des départements, pour l'année même, de toute l'Europe, l'Almanach des Adresses enfin, cette gazette du monde entier, près de laquelle la quatrième page des plus grands journaux ne sont que des réclames pygmées; cette carte de visite multiple, immense, de l'humanité tout entière prise sur le fait de son activité et de son intelligence dans son plus actif et le plus intelligent, à Paris! S'il est un siècle où l'idée d'un semblable recueil devait naître et être exploitée, c'est sans contredit le nôtre, si curieux de toutes choses, si ardent à tout connaître, à tout fouiller, si intéressé à savoir qui vit et qui meurt, qui paraît et qui disparaît. Eh bien! le point est de grande importance, cette belle ressource de curiosité, n'est pas due à ce grand inventeur, à cet infatigable curieux qu'on appelle le dix-neuvième siècle. Ses aînés en cela, comme en mille autres choses dont on lui renvoie l'honneur, l'avaient depuis bien longtemps devancé. L'idée d'un bureau où l'on put aller s'enquérir des adresses d'une ville était déjà bien vieille quand un habile homme de nos jours la reprit, la fit grandir et s'en fit une fortune: elle datait de 1533, pour le moins, car elle était née en même temps que Montaigne et du même père:

« En mon père, dit l'auteur des Essais en son chapitre xxv du livre 1^{er}, homme pour n'être avyde que de l'expérience et du naturel, d'un jugement bien net, m'y ait dit autrefois qu'il avoit désiré mettre en train qu'il y eût cz villes certain lieu désigné auquel ceux qui auroient besoning de quelque chose se pussent rendre, et faire enregistrer lui affaire à un officier estably pour cet effect: comme, je cherche à vendre des perles, je cherche des perles à vendre; telle vue compagnie pour aller à Paris; telle s'enquiert d'un serviteur de telle qualité; tel d'un maistre; tel demande un ouvrier; qui ceuy qui cela, chacun selon son besoning, et sans que le maître ne sçait, avoyent par écritz apparteneit un registre commodité au commerce publicque; car à tout compis il y a des conditions qui s'envent cherchent, et pour ne s'enl'incendre laissent les hommes en extrême nécessité. »

Ce projet du père de Montaigne, qui, mis en œuvre, eût réuni la double commodité d'un journal des petites affaires et d'un bureau d'adresses, devait demeurer longtemps en triche. Pendant près d'un siècle on lut les Essais sans y voir en passant cette idée excellente formulée en excellent style. En 1609, pourant un rimaillieur s'avisa de la faire revivre dans une sorte de gazette burlesque qui, par ses titres, sous tous les coins du monde, était vendue à prix multiple.

Car, à cette époque, sans relâche ses postillons, Vistes comme les aigulons, ont donné le programme de toutes les choses nouvelles, l'annonce des moindres événements, accidents, etc.,

- Sans laisser une seule affaire, Soit d'écrits, soit de mission, De ducs, de commissaires, De pardons pénétrés et de bulles, D'ambassadeurs venus en multiples, De malheurs de cour, de communiés, De larmes en cour, de piaples...

Les marchands n'y eussent pas été omis; ou y eût trouvé leur annonce au grand complet avec indication de leur spécialité, de leur adresse, même avec la description de leur enseigne. Ceux qui s'occupent des choses de la toilette, les merciers, les lingères, les dorlotières, modestes du temps, eussent surtout obtenu une mention particulière et détaillée. On aurait eu, à chaque variation de la mode, la liste complète des atours et affiquets nouveaux:

- La gazette, en cette rencontre, Comprend les points de vue accomplis, Les courtes-chausses à gros plis, Les ganchés détours des romplies, L'attribution des articles multiples, Dédales et compartiments, Des boutons et des pascements.

Voilà pour la toilette des hommes; voyons maintenant pour celle des femmes ce que nous aurait dit cette Gazette des modes du temps de Henri IV :

- ... Les méthodes, Les robes, Les cheveux neus à qui vent... Nouds argentez, insectes, escharpes, Bonillions en nageoires de carpes, Portefraïses en entrecoups de langues, Oreillettes de velours noir, Doubleurs aux masques buillés, Des mentonières dentellées, Des sanglots à roidir le buse, Des endroits où l'on met du musc, etc.

Mais le gazetier, qui n'avait point la prestesse de plume de nos chroniqueurs du fabliau et de la guipure, désespérant sans doute de lutter de vitesse avec la mode, et de l'atteindre à heure dite dans son voi, lâcha bientôt prise. Cette gazette des annonces s'arrêta à la sienne. Comme fat d'autres, elle ne vécut que dans son programme. Théophraste Renaudot, le même qui créa la Gazette de France, reprit en sous-voce l'idée d'un bureau d'adresses et en fit un accessoire de son journal. Enfantin du même coup le journalisme et l'annonce, le premier-Paris et la quatrième feuille du journal, c'était ingénieux, hardi; Renaudot y réussit pourtant, et cela sans quitter la profession de médecin, son premier état. Il logea le tout dans un bouge obscur de la rue de la Calandre sous la même enseigne « Au grand Cog », puis, manant tout de front, faisant d'une seule main une ressource pour l'autre, par la médecine amenant des abonnés à son journal, par le journal des chandails à son bureau d'adresses, il fit trois fortunes pour une. Quand il fut mort, la Gazette de France continua de prospérer; le journal commença à devenir une nécessité de l'intelligence; mais le bureau d'adresses déperit, le successeur de Renaudot fut même contraint de fermer boutique. Le bureau ne rouvrit qu'en 1702 avec espoir mais non pas avec certitude de ne plus refermer: « La manière dont on y a établi le bon ordre pour la commodité du public, dit le Dictionnaire de Trévoux, fait espérer qu'il réussira. » Un nommé Hery, qui s'occupait vers ce temps à lui faire règle nomenclature. « C'est un homme, dit le Nobiliss de 1721, un mot nomenclateur, qui enseigne à Paris nos noms et les demeures des personnes de qualité. » Le Sage connut ce singulier industriel, Amanach Botlin vivant et marchand, pouvant, au besoin, vous prendre par la main et vous conduire lui-même jusqu'à l'adresse demandée. Aussi, quand il fit son Gil Blas,

d'out-il gardé de l'omettre. C'est certainement en pensant à Herpin qui fut dit par Fabrice à Gil Blas : « Je vais de ce pas te conduire chez un homme à qui s'adressent la plupart des laquais qui sont sur le pavé; il a des grisons qui l'informent de tout ce qui se passe dans les familles. Il sait où l'on a besoin de valets, et il tient un registre exact non-seulement des places vacantes, mais même des bonnes et des mauvaises qualités des maîtres. C'est un homme à être très dans le jeu, et je sais quel couvent de religieux. Enfin, c'est lui qui m'a placé. »

L'auteur d'une des plus curieuses Descriptions de Paris, le vieux Germain Brice, faisait vers le même temps un métier à peu près pareil. Seulement, il ne se mettait qu'au service des gentilshommes de province et des riches étrangers nouveaux arrivés dans Paris. Il les renseignait sur les curiosités à voir, leur marquait l'emploi de leur journée de touriste, comme le faisait dernièrement un fameux journal dans un de ses innombrables feuilles; il leur disait à quel hôtel fallait aller pour voir de beaux appartements, de belles galeries de tableaux; alors même, pour peu qu'on l'en priât et qu'on le payât bien, il servait de guide et traînait après soi, de monument en monument, d'hôtel en hôtel, le touriste ébahi. Le livre de Brice, cité tout à l'heure, n'est qu'un résumé de ses courses de cicero en bien style, et pour cela même n'en est que plus curieuse. N'était-ce pas là un excellent type? Un homme de bonnes manières, bien instruit des moindres choses qu'il va vous montrer, faisant aux curieux les honneurs de sa ville, ne laissant rien échapper de ce qui peut la mettre en renom, et de ses drames, la révélant dans toutes ses splendeurs, la fouillant avec eux dans ses moindres curiosités! Quel Parisien enthousiaste ce devait être que ce bon Germain Brice! Depuis, son pareil ne s'est pas retrouvé et ne se retrouvera pas. Que ferait-il dans notre Paris moderne qui a bien encore ses monuments, y va tous en deux heures, mais qui n'a plus un seul de ces somptueux hôtels, ouverts à tous, et qui demandait plus de deux mois de course et d'admiration pour être visités en détail les uns après les autres?

Dans le temps même où ces premiers essais de Bureau de renseignements, d'Indicatifs parurent, l'Almanach des Adresses fut tenté à Paris avec un succès plus ou moins de succès, un peu avant Herpin, mais juste à la même époque que Renaudot et que Brice, vint à Paris un homme qui devait mieux qu'eux tous comprendre et exécuter l'utile pensée si largement exploitée aujourd'hui. Cet homme, d'ailleurs obscur, avait nom Abraham Du Pradel, et de tout il s'avisa, ce qu'il mit en œuvre avec intelligence pendant deux années de suite, en 1691 et en 1692, n'est autre chose qu'un véritable Almanach des Adresses, un Almanach Botlin en raccourci, ou plutôt à l'état d'embryon; 200 pages-us, ou bien de 1,800 pages-us, ce que pourrait être enfin, toutes proportions tenues, le Paris de Louis XIV, auprès du Paris républicain de 1850.

C'est ce livret curieux et rare d'Abraham Du Pradel dont voici le titre exact: l'Almanach ou Livre commode des adresses de Paris, etc. (1691). Paris, V-Deuys-Nyon, in-8°, que nous allons analyser ici en éclairant chaque détail obscur de quelque commentaire.

Après nous avoir entretenus d'abord des choses de la cour, des cérémonies royales, des jours où le roi réçoit, touche les écrouelles, etc., etc., comme l'eût fait l'Almanach royal, et les honneurs dus à nos princes, et les fêtes de nos rois, Abraham Du Pradel passe vite aux choses de la ville, car il est avant tout Parisien et bon bourgeois. Il commence par nous instruire de tout ce qui concerne les nobles exercices pour la belle éducation.

Les maîtres d'armes sont les premiers mentionnés, comme si dans ce Paris toujours batailleur il était dit qu'il faut savoir se battre avant que savoir lire: « Il y a au différents quartiers des maîtres en fait d'armes qui tiennent salle chez eux et sont dans l'approbation publique: MM. de Saint-André, quoy des Augustins, Chardon, rue de Bussy; Le Perche fils, rue Mazurine, etc. » Mais nous avons raconté dans ses Mémoires un de ces grands duels entre spadassins, dont le théâtre fut un coin du boulevard, près de la porte Montmartre. « Il se passa sous les fenêtres de notre chambre, dit la spirituelle Drucelloise, un combat terrible on Blancrochet et Daubry, les deux plus fameux bretteurs de Paris, furent tous après la plus vigoureuse résistance. C'était à quatre heures après midi, et tout le monde les regardait faire sans se mettre en état de les séparer, ce qui me surprenait beaucoup; car dans notre pays on est plus charitable que cela, et pour la moindre querelle on venrait tout un quartier en armes: mais à Paris, on est plus tranquille et on laisse les gens se quer quand ils ont envie... M. de Labrière, d'Orange, M. de Roucouille et mon oncle Coffon étoient à nos fenêtres lorsque cette scène se passait, et ils admirait la bravoure de l'un de ces deux bretteurs, qui se défendait lui seul contre quatre de ses ennemis, dont l'un lui porta enfin un coup par derrière qui le fit tomber à quatre pas de là auprès du corps de son camarade. On les porta tous deux chez un chirurgien... »

Après ces maîtres du guerroyant exercice, notre almanach nous en montre de plus pacifiques et non moins en faveur: les maîtres à danser. « Plusieurs maîtres de danse, dit Du Pradel, dispersés en différents quartiers, sont assés d'une habileté distinguée. M. de Beauchamps, maître des ballets du roi, est le premier homme de l'Europe pour la composition, rue Baillet; M. Raynal l'ainé maître à danser des enfants de France, ordinairement en cour. » Beauchamps était en effet l'un des beaux danseurs du temps. Il était surtout connu des femmes, et même

l'on glossait fort en cour sur plus d'un tête-à-tête dont le leçon du maître à danser n'avait été que le trépassant prétexte. Mais quand Du Pradel le recommandait ainsi, il se faisait déjà bien vieux et touchait à sa fin. La Bruyère, qui le malheureux sous le nom de Cobus, avait déjà dit de lui en 1677: « Voudriez-vous (il s'adresse aux femmes sensibles de la cour), voudriez-vous que le sauteur Cobus, qui, étant ses pieds en avant, tourne une fois sur l'air avant de loucher à terre, ignorez-vous, comme il est plus jeune? » Cet illustre Beauchamps, ce croyait de bonne foi l'inventeur de l'art de la chorégraphie, et il avait fait légitimer sa prétention par un arrêt du parlement, ce qui équivalait à un brevet d'invention. Personne, dans le docte corps, ne s'était souvenu d'un livre qui, paru en 1538, avait devancé de près d'un siècle les leçons de Beauchamps, et dans lequel se trouvaient curieusement ébauchés tous les éléments de sa prétendue découverte: c'était l'Orchésographie de Thibault Arbeau ou plutôt de Jehan Tabourot, pour vendre le secret de Panagramme derrière lequel ce bon rhimoiste de Langres, un peu confus d'avoir écrit sur la danse, avait cru convenable de se cacher. Nous ne citerons de son livre que sa bizarre conclusion: « Pratiquez les dances bonnestement et vous rendez compagnons des planettes, lesquelles dancent naturellement, et de ces nymphes que M. Varron dit avoir vues en Lybie sortir d'un estang, dancier, puis rentrer dedans leur estang; et quand vous aurez dancé, rentrez dedans le grand estang de vostre estude pour y profiter, comme je prie Dieu qu'il vous en donne la grâce. » C'était conclure en rhimoiste un livre écrit en danseur.

Les maîtres de langues ne sont pas oubliés par le Livre commode des adresses. Nous avons surtout remarqué dans la liste qu'il en donne le nom d'un homme resté fameux dans la mémoire de ceux qui ont appris l'italien, et que nous avons cru tous d'une époque bien postérieure à l'an 1691; c'est Vénérion si populaire encore pour la méthode italienne à laquelle son nom est attaché. Voici ce que Du Pradel dit de lui: « M. Vénérion, secrétaire interprète du roi, ordinairement nommé dans les tribunaux pour les traductions et interprétations des langues espagnole et italienne, enseigne ces deux langues chez lui, rue du Court-Vieux, n° 10.

Ce Vénérion était un homme à expédients, digne de vivre à une époque plus avancée en industrie que le siècle de Louis XIV. Il n'était rien moins qu'un Italien, car il était né à Verdun en Lorraine, et il se nommait Jean Vigneron. L'enseignement de la langue italienne, qui était fort à la mode en ce temps là, lui parut une ressource, et, pour s'y mieux préparer, il commença par italieniser son nom. Comme ces chanteurs de notre temps qui se croient une voix plus fraîche des qu'ils ont soulé à leur nom bas-breton ou tudesque une désinence toscane ou romaine, il se persuada qu'il avait l'italien du moment qui, sur la foi de son nom travesti, on lui prendrait pour un élève de Florence. Mais il ne s'arrêta point là pour se mettre tout à fait en bonneur. Italien par contenance, il se fit encore grammairien, grâce à un vil emprunt; lexicographe, grâce à un plagiat. Il bappa au passage le fameux Italien Roselli, ce coureur de pays et d'intrigues, ce Casanova anticipé dont les singulières aventures sont le texte d'un roman; comme il le savait profondément versé dans sa langue naturelle, il lui persuada de composer une grammaire, puis, comme il ne le savait pas moins misérable, le livre de Roselli fut imprimé sous le nom de Vénérion, et le public son seul nom. Il fit d'un homme, et même pour un élève de Florence, seulement un lieu d'un franc c'est un livre, le Dictionnaire Italien d'Antoine Oudin qu'il pilla avec effronterie. Lamonnaye le dit positivement dans cette phrase de son Glossaire des Noëls Bourgignons, phrase brutale mais juste, et qui est tout un résumé de la vie impudente de Vénérion: « Le plaigneur qui s'est emparé du Dictionnaire italien d'Oudin et l'a fait imprimer sous le nom de Vénérion était un pédant nommé Vigneron. »

Du Pradel passe ensuite à une série non moins curieuse, aux noms et aux adresses des artistes qui alors illustraient Paris. Il commence par les architectes. Nous en avons déjà vu un qui Boulevard demeurait rue Saint-Louis-au-Marais dans le quartier même des beaux hôtels qu'il a construits, et D'Orbay, rue des Poisses, tout près du Louvre; quant à Perrault, que nous voudrions trouver bien plus tôt que d'Orbay à l'ombre de son admirable colonnade, il loge dans l'immodeste place du Chevalier-du-Guet. Après, viennent les peintres d'histoire. Nous trouvons Mignard, rue de Richelieu, dans un hôtel qu'il partageait avec madame de Pequiers sa fille et dont la situation, d'après un plan manuscrit de notre possession, correspondait à celle du passage Saint-Guillaume, au-dessus de la maison de la rue de la Harpe; excellent voisinage pour le logis d'un ami de Molière, qui ne devait demeurer dans l'un des pavillons du collège Mazarin — celui qui touche au quai Conti, — et le Coyseul ou Louvre. Les peintres de portraits ont aussi leur curieuse mention. Nous y voyons Rigaud dans une maison de la rue des Petits-Champs à l'encroisement de la rue de Louis-le-Grand, selon Germain Brice, qui complète ici Du Pradel. Pettit, qui peint la vignature (sic) en email, demeure rue de l'Université, dans ce logis modeste où Richelieu, si utilement consulté pour les termes de peinture de son dictionnaire, se pencha sur les épaules de l'élève de ses velleurs, des riches satins, logéait, lui, dans la rue Sainte-Avoye, dans quelques-uns des quartiers. Il n'y avait pas seulement son atelier d'artiste, mais encore une sorte de boutique où il brochant les tableaux comme tous ces maîtres d'Anvers qui pullulaient alors et qu'on appelait compagnons de la raffignade. Plus d'un honnête homme, du reste, se mêlait de ce trafic d'amateur, Du Pradel en cite quelques-uns: « M. l'abbé du Plessis, près le Palais d'Amour; le sieur d'Alençon, rue Chopin, et le sieur Paris, près la Jussienne, se sont contentés de troquer des tableaux. » Ce fut aussi plus tard la maison de ce bon abbé Montmort dont Voltaire, comme on sait, commanda le brocantage. Mais revenons à Du Pradel et à sa liste des hommes d'art. Il continue par les sculpteurs, nous montre Girardon au Louvre, taillant froidement et magistralement son marbre en face des cariatides de Sarrazin son maître, sans en imiter les hardesses; Coysévox aux Gobelins avec ce pauvre Tuby, si célèbre alors, si ignoré aujourd'hui, comme si sa réputation avait dû disparaître avec les sculptures de la porte Saint-Bernard, son principal ouvrage; enfin, nous en montre de plus modestes et moins bien rendus, vivant en riches dans sa petite maison du boulevard Montmartre.

Du Pradel cite la série artistique de son almanach par les adresses des musiciens. La liste est nombreuse, car elle comprend toutes les variétés de l'espèce, depuis les compositeurs jusqu'aux joueurs de guitare. Nous avons d'abord les maîtres enseignant le clavecin, cet humble et strident devancier du monotone piano qui avait au moins le mérite de se faire moins entendre. Ceux

qui couraient l'enseigner par la ville étaient : Cooperin, près Saint-Gervais, le même que La Fontaine a vanté dans son épître à de Noyt; Lalande cité avec éloges dans la même pièce, et madame Oves, rue Saint-Denis, prototype d'une variété musicale qui pullule de nos jours : la maîtresse de piano. La viole, sorte de violon à six cordes d'acier ou de laiton, dont La Fontaine a dit gracieusement :

..... La viole, propre aux plus tendres amours,

avait aussi ses adeptes mélomanes, chez lesquels Marais, Sainte-Colombe et Garnier, les habiles joueurs de ce temps-là, ne dédaignaient pas de courir le cachet. Mais c'est le ténor qui était surtout l'instrument à la mode. Point de concert, point de sérénade possibles sans cette sorte de grand luth à deux manches, pas même de chanson, de ballade ou de triolet sans que son air accompagné ne fût obligé. Écoutez plutôt ce qu'en dit La Fontaine :

Le ténor charmant qu'on ne voulait entendre
Que dans une ruell' avec une voix tendre,
Pour suivre et soutenir par des accords touchants
De quelques airs choisis les mélodieux chants.

Si l'on voulait se donner le plaisir d'un beau morceau de ténor bien exécuté, il fallait s'adresser, selon Du Pradel, à Dupré, rue des Escouffes, à De la Barre, en cour, à Aubin, rue de l'Écharpe. Le violon était aussi fort en estime, grâce à Baptiste, trop souvent confondu avec Lulli dont il avait le prénom; grâce aussi à Charpentier, qui logeait rue de la Harpe, selon notre almanach. Le plus célèbre, et celui qui s'enrichit le mieux de tous ces violonistes du dix-septième siècle, était Le Peintre, le même qui inspira à Richelet cette boutade de son étrange dictionnaire : Le poète Martial disait autrefois que pour faire fortune à Rome il fallait être violon. Quand on dirait aujourd'hui la même chose de Paris, on dirait peut-être assez la vérité. Le Peintre, l'un des meilleurs joueurs de violon de Paris, gagne plus que Corneille, l'un des plus excellents et de nos plus fameux poètes français. « Ce qui n'était qu'assez vrai du temps de Richelet l'est tout à fait du nôtre. Nous hâtons, comme Du Pradel, par les compositeurs. Ils sont bien clair-semés et peu illustres. Lulli mort, pas un bon auteur d'opéra n'était resté debout. Qu'est-ce que Colasse, qui logeait rue Traversine? Un pauvre écrivain en musique dont rien n'est resté et qui aurait dû continuer toute sa vie, comme il avait commencé, de copier de bonne musique tout ce qu'il en composait de mauvais. Quoiqu'il soit aujourd'hui Bertet, l'impairé de l'île Notre-Dame, et Charpentier, dont l'adresse était rue Daubigny? Ce dernier pourtant nous est plus recommandable. Il avait été l'un des bons amis de Molière, et c'est à lui, si nous avons bonne mémoire, qu'on doit la musique de la cérémonie du *Malade imaginaire*. A ce titre il mérite sa place ici, *dignus, dignus est intrare*, etc. Du Pradel nomme aussi, mais simplement pour mémoire sans doute, le vieux Lambert, si fameux encore au temps où Boileau fit sa satire du Repas, et si complètement oublié en 1691. Il habitait rue Sainte-Anne, au coin de la rue Neuve-des-Petits-Champs, chez la maison que vous connaissez tous, avec ses chapeliers fantaisistes, ses hautes fenêtrées, ses masques comiques engagés dans les arcades, et ses troupes d'artistes lyriques couronnant une des croisées. Lulli, qui avait fait bâtir ce somptueux logis, avait voulu, en mourant, que Lambert, dont il était le gendre, en eût la jouissance viagère.

ÉDOUARD FOURNIER.

(La fin au prochain numéro.)

L'apoxiomenos de Lysippe.



Parmi les fouilles que l'armée française a fait faire à Rome pour occuper les malheureux ouvriers, on a découvert une statue de la plus grande beauté. C'est dans le voisinage du Tibre et dans le *viccolo delle Palme* que l'on a trouvé ce morceau, digne des plus beaux temps de l'art chez les Grecs, et que l'on suppose être décrit par Plin le jeune, dans le 34^e livre de son Histoire naturelle. Suivant cet auteur, *Apoxiomenos* fut placé par Agrippa dans ses thermes de Rome. Tibère, séduit par la beauté de ce marbre, le fit enlever une nuit et transporter dans son palais; mais le peuple réclama la statue à grands cris, et force fut au ravisseur de restituer le *Spumans*, ainsi que l'appelaient les Romains. La statue, du plus beau marbre de Paros, a été retrouvée presque intacte, et Ténarion, l'habile artiste romain, s'est chargé du réparé cette nouvelle merveille de l'art. A l'époque qu'il est, la statue se trouve au Vatican, à côté de l'*Apollon* et du *Laocoon*. Dieu veuille qu'elle y reste longtemps, et que les embarras financiers du nouveau gouvernement romain ne condamnent pas ce chef-d'œuvre à venir habiter au milieu des brouillards de la Tamise.

Le dessin que nous donnons ici et qui nous a été envoyé de Rome ne donne qu'une idée bien imparfaite de la beauté du modèle. Cette figure, qui est un athlète ou lutteur, est du taille demi-colossale; la tête est plus petite que ne le veulent les règles générales des proportions; mais cette particularité indique d'une manière plus certaine la recherche du *beau idéal*; le sourcil couvre bien l'œil, et la lèvre supérieure est pleine de résolution. L'expression générale est celle du calme puisé dans la force, et il est facile de reconnaître la figure du gladiateur. Le pied est trop long, quoique sculpté avec le plus grand soin, et la grosseur de la jambe se trouve diminuée en proportion de la longueur du pied. Ceci est une observation anatomique; cependant c'est un défaut dans la statue, mais le raffinement de distinction dans la petitesse du pied et de la main sont blâmés comme inconciliables avec la profession d'athlète. Les pieds et les jambes semblent être restés achevés, et tout le savoir du sculpteur paraît s'être entièrement concentré sur la partie supérieure de la figure. L'attitude de la statue est d'une extrême simplicité. Le lutteur essuie la sueur occasionnée par un combat récent ou par un exercice violent; il étend le bras droit, tenant un coin entre l'index et le pouce de la même main; un léger sourire contracte la bouche, tandis que le sourcil reste encore un peu froncé. La main gauche tient le *strigile*, avec lequel il essuie la sueur qui ruisselle de son bras droit; de cette façon le corps reste droit; le torse, négligemment appuyé sur la hanche gauche, laisse bien tous les muscles à leur place, et l'on peut admirer l'anatomie du dos, exécutée de la plus brillante manière.

Quelques antiquaires ne trouvent pas le texte de Plin assez clair pour accepter l'apoxiomenos comme le véritable, celui qui est sorti des mains de Lysippe. Que nous importe, si nous avons un chef-d'œuvre! et nous croyons que là-dessus tout le monde est d'accord.

Bibliographie.

Les *Lusiades* de Camoëns, traduites en vers par F. RAGON, dernière édition revue et corrigée. — Un volume grand in-8° de 306 pages, chez Hachette, Garnier frères, Dauvin et Fontaine.

C'est bien, en effet, une seconde édition, et véritablement revue, et très-authentiquement corrigée, que celle de ce poétique ouvrage de M. F. Ragon. Le siècle n'est donc pas si dur aux poètes qu'on le veut bien dire, pourvu que ces poètes aient de la poésie, ou que du moins ils sachent s'inspirer de la poésie d'un auteur étranger et la faire passer dans notre langue. — M. F. Ragon a reçu du ciel cette influence secrète qui agit avec assez d'efficacité pour vous rendre capable de bien rendre et de bien comprendre le génie d'un grand poète étranger, et d'en enrichir la littérature nationale. Digne émule des Pongerville et des Bour-Lormian, dont il invoque les exemples, M. F. Ragon a marché d'un pas ferme sur leurs traces récentes. Sa traduction des *Lusiades* prendra place à côté de celles d'Ossian, du Tasse et de Lucrèce que nous devons à ces deux illustres et puissants académiciens.

De l'élegance, de la grâce, un ton toujours soutenu, une diction toujours élégante et choisie, une fidélité qui ne coûte rien à la liberté et à l'aisance du style, telles sont les rares et éminentes qualités qui distinguent l'œuvre de M. Ragon, comme toutes celles qui sont sorties de ses travaux de sa muse industrieuse. Qu'on nous permette de citer un fragment qui justifiera nos éloges, et qui fera, en même temps, apercevoir au lecteur ce qu'on pourrait souhaiter d'originalité dans la langue et le style de l'heureux traducteur. Voici comment il nous retrace, d'après Camoëns, une des nombreuses tempêtes qui viennent assaillir les héros du poème :

Du vaisseau ballotté le roulis les arrête
Le gouvernail s'agite au gré de la tempête.
De trois forts matelots en vain le bras nerveux
Oppose à ses écarts des câbles vigoureux.
Contre les vents ligés leur résistance échoue,
Et l'ouragan vainqueur de leurs efforts se joue.
Pour renverser Bêlé et ses tours orgueilleux,
Dole éti déchaîné des vents moins furieux.
Le navire, jouet de la vague écumeante,
Semble un léger bateau qu'emporte la tourmente.
Tantôt l'onde en grondant le lance dans les airs,
Tantôt le précipite aux portes des enfers.
Dans cette horrible nuit dont les voiles fanébrés
N'ont d'autre feu que les éclairs leurs soleils ténébreux,
On dirait qu'à la fois tous les vents échevillés
Veulent broyer le monde en leurs chocs insensés, etc.

Nous regrettons de ne pouvoir pousser plus loin cette citation, car ces vers ont certainement de la vigueur et un tour vif et précis. Le tour sans doute a déjà été employé quelquefois; mais M. Ragon a bien fait d'en user, puisque c'était ici le lieu.

Nous aurions encore quelques remarques critiques à faire sur le style de cette traduction poétique. Mais, comme toute, et malgré ce qu'elle offre en elle et de répréhensible, elle n'en mérite pas moins l'honorable succès qu'elle a obtenu, et ce succès sans doute ne s'arrêtera pas à dix éditions.

Du reste, l'exécution typographique de cet ouvrage est tout à fait digne du texte, et il est pen de poètes qui puissent si richement habiller leurs enfants. M. Ragon a habillé les siens avec une magnificence bien placée; car il a songé sans doute, en père prévoyant, que, dans les distributions de prix, ce bel habit ne leur nuirait pas.

Journal d'un voyage au Levant, par l'auteur du *Mariage au point de vue chrétien*. 2^e édition. — Paris, Marc Ducloux, 1850.

Nous ne sommes point étonné du succès qu'obtient ce charmant livre. Sérieux sous une forme légère, il attache et entraîne le lecteur. Nous regrettons cependant que madame Agnor de Gasparin, étant sans doute à un mouvement de mauvaise humeur, se soit crue obligée de répondre, dans une préface de la seconde édition, aux critiques dont son journal a été l'objet. — Quand on livre ses impressions au public, il faut un peu plus de patience que n'en montre la susceptible voyageuse. « *Naturel, simplicité, vérité*, voilà les trois causes de la colère de tant de gens. » Nous ne parlons pas cette opinion; car de ces trois caractères, nous n'en trouvons qu'un seul dans l'ouvrage : c'est la vérité. Oui, l'auteur est vraie, et nous l'en remercions sincèrement. Mais quant à la simplicité, elle y manque; et le livre a trop d'esprit pour être naturel. Nous ne reviendrons pas sur les qualités et les défauts du *Journal*. Nous renvoyons le lecteur à notre article biographique contenu dans le n° 337 de l'*Illustration*, et mieux encore, à l'ouvrage lui-même, puisque l'auteur veut bien avoir ceci dans sa préface : « Le journal a ses défauts, il en a mille, mais le journal est *lui*. » De plus, et l'auteur ne saurait assez le redire, le journal est pour les bonnes gens. Ceux-là lui ont donné place au coin de leur feu; il a égayé quelques soirées de famille; il a, par la grâce de Dieu, distraité quelques malades; il a fait battre de jeunes cœurs; il a un instant soulevé le poids fatigant des affligés; que faut-il de plus?... C'est ce que nous disons aussi : que faut-il de plus?

Réimpression de la collection de l'Illustration.

Pour donner un intérêt de plus à la collection réimprimée de l'*Illustration*, nous offrons à tout souscripteur un billet de série de la loterie des artistes par chaque volume, c'est-à-dire 14 billets pour la collection complète. Chacun de ces billets donne droit au tirage de tous les lots de cette loterie, y compris le gros lot, consistant en un service en argenterie d'une valeur de 70,000 fr.

Chaque volume de l'*Illustration* est du prix de 16 fr. avec un billet de série ou de six numéros.

La loterie des artistes sera tirée à la fin de janvier.

Rébus.



EXPLICATION DU DEUXIÈME RÉBUS.

Je veux faire en cinquante
Du beau, du bon, du neuf,
Et paraître piquante
Plus qu'en quarante-neuf.

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi franco d'un mandat sur la poste contre Lethévalier et C^o, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.

PAULIN.

Tiré à la presse mécanique de PLON FRÈRES, 36, rue de Valenciennes.